

# e Sein ne d'ORVES

UNE CROIX DE GUERRE  
entre deux

## oix de guerre avec un camarade

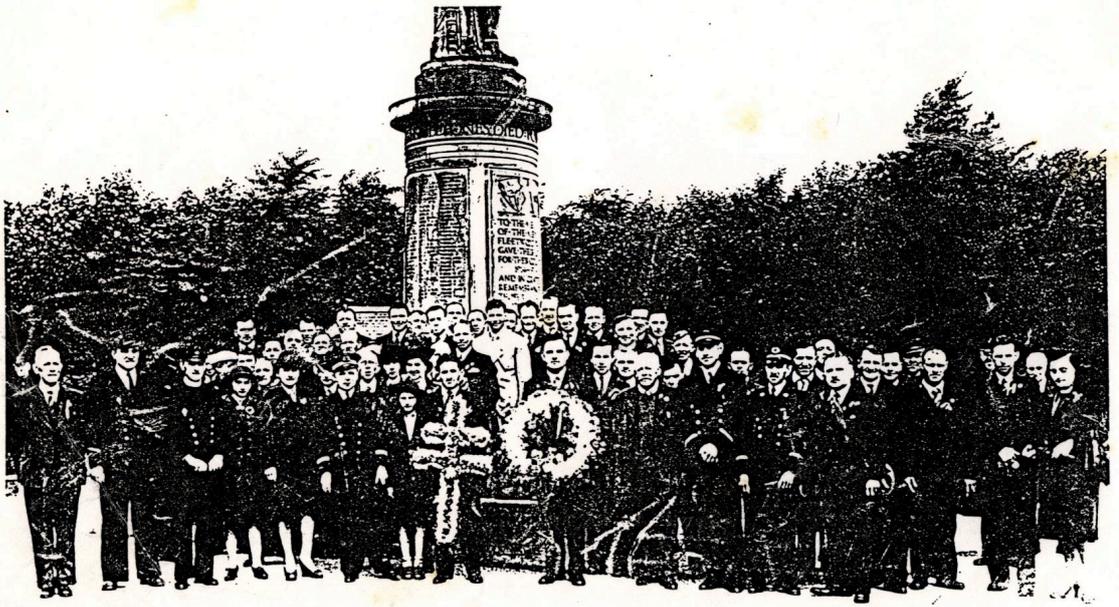
furent condamnés aux travaux forcés ainsi que notre ami Maurice Guilcher, père de trois enfants.  
Après 5 mois à Fresnes, tous les compagnons de d'Estienne d'Orves furent dirigés sur l'Allemagne en forteresse.  
Ils connurent tous le terrible régime des déportés. Maurice Guilcher, pour sa part, fut passé à la chaux vive et horriblement brûlé. Ses yeux changèrent de couleur et il devint aveugle, ses cheveux tombèrent tous.  
« Je ne pouvais pas me signer, nous dit-il, car si j'avais protesté, c'était le tour crématoire. »

## Il tente qund même de s'évader avec un médecin et un curé de Bruxelles

Transféré à Steckburg, Maurice Guilcher trouva deux compagnons décidés comme lui : un médecin de Louvain et un curé de Bruxelles. Tous trois décidèrent de s'évader après avoir volé des uniformes allemands et des pistolets automatiques. Un prisonnier leur avait fabriqué une soie à machine pour scier les barreaux de leurs cellules. Ce qu'ils firent. Hélas, alors que tout était prêt, les gardiens allemands eurent l'idée de visiter les cellules le soir même de l'évasion et le pot aux roses fut découvert.  
« Nous avons encore eu la chance, plaisante M. Guilcher, qu'ils n'aient pas trouvé les pistolets cachés sous le dallage, sans quoi c'était le poteau. »  
Expédiés dans un camp de représailles près de Leipzig, les trois évadés connurent un régime plus dur encore.  
M. Guilcher, libéré par les Russes, revint à Audierne en mai. Personne ne le reconnut, pas même les siens. Il pesait 38 kilos et avait vieilli de 20 ans.

## Un diplôme de croix de guerre entre deux

On voudrait ne pas croire que notre pays ne se souvient plus de tout cela et pourtant... Dans le cas précis de M. Guilcher, l'administration centrale s'est livrée à une plaisanterie de mauvais goût.  
Ces hommes qui furent parmi les premiers compagnons de la France Libre, qui se sont battus contre l'ennemi à une époque où des hommes parmi les meilleurs n'osaient risquer l'aventure, ces hommes ont été oubliés.  
Maurice Guilcher partage avec Amédée Ansquer un diplôme de croix de guerre.  
Oui, même dans la reconnaissance, on a voulu faire des économies ! Calmement, avec une philanthropie souriante, M. Guilcher, qui n'a jamais rien voulu demander, nous conte :  
« C'est Ansquer qui a le diplôme, on ne peut pas le déchirer en deux. »  
Nous pensons, en ouvrant le livre à cette page oubliée, acquitter modestement une dette qui nous engage tous.



Documenti

I

- Mobilité le 11 Avril 1940 au 2<sup>e</sup> Dépt de Brest
- Quitte Brest sur le Spécialier Rttobiz le 18 Juin 40
- Vers Casablanca sur deux autres arrivés le 23 Juin
- Revenu dans les résistances en juillet 40
- Intégré au Camp de Médina le 11 Juillet 40
- au 05 Août 40 Wade & fais
- Démobilité à Toulon le 11 Novembre 1942
- Participe à l'Autosabotage de la flotte militaire à Toulon (5<sup>e</sup> Dépt) puis du nombreux Photographies.
- Revenu à Jaramung le 5 Décembre 1942
- Reçu Ordres de Photographier les Défenses Côtières de toute la Base de Jaramung avec renseignements militaires. (du 10 Mars 43 au 23 Mars)
- Fait Amie la Mairie Mairie pour la fiche aux Petites Peleries et de profiter aussi des Photographies les "Défenses Côtières" devant le Cap de la Chèvre jusqu'au le face des tranches stationné en ce lieu. (Procédé au document du Maire). le 25 Mars 1943.
- Départ vers l'Autisme sur le "Idh. Mad" le 07 Avril 1943 à 09 Avril 43 - avec 18 autres résistants.
- Engagé sur "B.C.R.A.4" avec renseignements et actions le 15 Avril 1943
- Participe à différents stages
- Para d'interdi - BOA - BOU - Bombes sautes avec Atom
- Technicié - Photographie - Radio - Code Secret - Sécurité - etc. ...
- Revenu & fait en France par "Vedette - Rapide" de "Kinswea - Jaramung" - Vers l'Isle d'Er - face à Plangrestan (chez dioux). le 21 Mars 43 et le 26 Mars 43 comme Chef Radio de la Mission Pauline

- Arresté des Agents du Réseau

II

Pages: "AII - F 3 et 2."

Travail - Amertation - Séparation - disparitions

- Arresté le 20 Avril 44 [condamné à mort le 30 juillet 44] (à Toulon par de Larbaix)

[Vade la Gestapo - Agent très redouté 20000 - condamné en même temps que le Chef de Réseau pour [22000 qu'il a dit (sans) par les gens Martial de Rennes le 30 juillet 44.] (Départ vers l'Allemagne le 2 Août 44)]

- Evadi - au Camp en l'entraînant du train à Rangues le 6 Août 44 - Repis - puis le 9 Août encore Repis et Evade le 8 Août vers 3 heures du matin, collé au mur avec M. le 1er Philippe Rivain secrétaire Préfectoral de Quimper, ces deux jetant dans la haine.

dents de la Croix de Lorraine, le général Ginas, ancien déporté, président du C. N. des C. V. R.; le colonel de Lambilly, représentant le général Zeller; le capitaine de vaisseau Hale, attaché naval britannique, représentant l'ambassadeur britannique.

L'audition de ce nom provoqua dans toute l'assistance des applaudissements prolongés. Le souvenir de l'aide apportée par les Anglais est toujours vivace au cœur de tous ceux qui purent l'apprécier.

M. le chanoine Bellec, représentant du clergé; le sénateur Vourch, image de la Résistance, d'une résistance qu'il paya douloureusement du sang de ses enfants; Mlle Piriou; MM. Lavalou, Arnous, conseillers généraux; le comité local d'organisation présidé par Xavier Trellu; le comité des fêtes présidé par M. Join; le chanoine Grill et tous les membres actifs qui ont permis le succès de la journée.

M. Arnous, maire de Douarnenez, dit alors combien il était sensible à l'honneur fait à sa ville: « Nous souhaitons la bienvenue à notre cher ami André Montell ».

Le colonel Berthaud ne peut résister à la tentation de dire quelques mots: « De toutes les régions qu'il m'a été de connaître, je crois, dit-il, que c'est à Douarnenez que j'ai laissé le plus de sympathie et d'amitié, et c'est Douarnenez peut-être qui m'a donné le plus de satisfactions. »

Le Dr Vourch se lève à son tour et raconte une histoire typiquement locale, dont le héros était un authentique douarneniste à la verve et à la truculence bien connues.

Le général de Larminat évoqua ensuite l'histoire militaire de la Résistance. Et le colonel Berthaud put annoncer: « Je passe la parole au capitaine Montell, secrétaire d'Etat à la Marine ».

« Je vous remercie, commença le ministre, de m'avoir permis, parmi tant de soucis et d'angoisse, de me retremper dans une ambiance que j'affectionne. »

« Te souviens-tu, mon cher Trellu, de cette soirée de décembre 1940. C'était un mercredi. J'étais alors jeune professeur au lycée de Quimper et tu étais déjà pour nous notre modèle et notre exemple. A l'issue d'une réunion du conseil des professeurs j'ai senti à ton contact la définition du mot « amitié »: sentir les mêmes choses. Notre combat a commencé de ce jour-là... Je te revois Le Clech, chef du maquis de Rosporden. Nous écoutions ensemble la radio anglaise. Tout d'un coup, le message convenu: « Excusez, que Perros-Guillevic ? » Tu as crié fou de joie: « De lapins, nous allons devenir chasseurs ! »

« Je vous retrouve, M. le chanoine Grill, toujours aussi modeste, aussi serein. Votre bravoure dans la Résistance n'avait pas d'égale, et je me demandais parfois si vous étiez toujours chrétien, car vous couriez au suicide... »

« Mais nous n'oublierons jamais nos morts. Notre victoire est la leur, la trace pure et noble des jeunes héros reste dans notre mémoire. Leur exemple, celui de nos martyrs, fera que la France sera toujours la terre de la liberté, de la justice, de l'espérance des hommes. »

Toute l'assemblée, à la demande de M. Pouliquen, se leva et d'une même voix grave chargée de sens entonna la « Marseillaise ».

A la sortie de la salle, avant de descendre au terre-plein du port où se déroulait la fête prévue, les bons camarades de lutte se sont congratulés une dernière fois.

Il y avait là, entre autres, venu exprès de La Rochelle, Félix Tilly, natif de Morlaix, président des F.F. L. de la Charente-Maritime, l'un des gardes personnels du général de Gaulle en Angleterre et en Afrique du Nord, parachutiste, commando, et tout, et tout... Il retrouvait ses compagnons avec un plaisir évident.

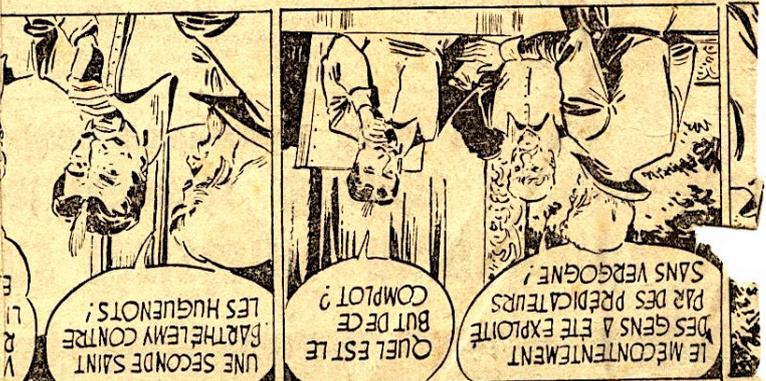
Nous ne terminerons pas sans féliciter sans réserve les organisateurs. Avec le colonel Berthaud, ils se dépensèrent sans compter.

Que les Jean Pérennès, Camille Guyader, Raymond Le Bars, André et Yves Mens, René Boulic, Marius Lerouge, Emile Le Bris, et autres que nous nous excusons de ne pouvoir tous nommer, que les membres du comité des fêtes qui prirent relais l'après-midi, soient vivement félicités.

Leurs efforts ont récolté une récompense et le nombreux

# Leux du Ve

Chicot n'est pas le moins intéressé par les révélations du chancelier. Il en sait déjà beaucoup sur le complot et attend avec curiosité les explications de M. de Morlaix, qui n'a jamais passé pour être très bien informé.



# MONSIEUR

# LE 10<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DU FINISTÈRE

## solennellement commémoré hier à Douarnenez, associait dans une même pensée le sacrifice des disparus et le souvenir des glorieuses journées de la victoire

Tandis que dans toutes les villes et dans tous les villages de France, les cloches sonnaient hier matin pour saluer le 10<sup>e</sup> anniversaire de la libération du territoire, une manifestation solennelle se déroulait plus près de nous à Douarnenez, afin de commémorer les glorieuses journées au cours desquelles notre département fut libéré de l'oppression allemande.

Sans doute sont-ils nombreux, de la rivière de Morlaix au Pouldu, les estuaires et les ports d'où sont partis les Bretons rejoindre les Forces Françaises Libres. On ne compte pas davantage les villages qui furent le théâtre des épisodes héroïques de la lutte clandestine et dangereuse menée par les Forces Françaises de l'Intérieur.

Mais Douarnenez, centre de renseignements de résistance et d'évasions, méritait bien l'honneur de représenter toutes ces villes et tous ces villages de notre département en servant de cadre à la manifestation organisée par les anciens des FFL et des FFI.

Dans une même pensée, cette manifestation a uni le sacrifice de ceux qui sont morts sans voir à nouveau libre leur patrie, et le souvenir des jours glorieux de la victoire dans lesquels se trouvaient réunis comme hier les combattants des FFL et FFI.

La présence des plus hautes personnalités civiles et militaires à Douarnenez a donné à la commémoration du 10<sup>e</sup> anniversaire de la Libération tout l'éclat qu'elle méritait.

### MESSE EN L'EGLISE PAROISSIALE

La journée débute par une messe célébrée en l'église paroissiale par l'abbé Cariou, lieutenant dans la Résistance, à la mémoire des disparus. Le mauvais temps en effet n'avait pas permis de célébrer cette messe, comme il était prévu, sur le terre-plein du port.

Dans son sermon, le chanoine Grill exalte l'idéal patriotique capable de conduire les hommes aux plus grands sacrifices.

### L'ARRIVÉE DE M. MONTEIL, SECRÉTAIRE D'ÉTAT À LA MARINE

Le cadre de la cérémonie est remarquable. Sur le terre-plein du port où ont été dressées la tribune et les gradins, flottent les drapeaux tricolores. Dans la baie, à quelques encablures de la digue, mouillent les deux frégates *Découverte* et *Croix de Lorraine*, tandis que dans le ciel passe, à intervalles réguliers, une escadrille de la BAN du Poulmic.

La musique de l'école des mousses commandée par les seconds-maîtres Taxy et Guiliern, un détachement de marins en armes de la même école, de la *Découverte* et de la *Croix de Lorraine*, commandé par l'officier des équipages Vourch, se trouvent rangés en ordre impeccable lorsque arrive vers 10 h. 30 M. André Monteil, secrétaire d'Etat à la Marine.

M. Monteil est accueilli par le colonel Berthaud, président du comité départemental de la Résistance; MM. Creignou, président des FFL, et Pouliquen, président des FFI.

Accompagné de M. Gay, secrétaire général de la préfecture, représentant M. Laporte, préfet du Finistère; de l'amiral Jourdain, préfet maritime de Brest; de M. Arnous, conseiller général, maire de Douarnenez, et de MM. Berthaud, Pouliquen et Creignou, M. Monteil passe en revue le détachement de marins qui présente les armes et s'incline devant le fanion de l'école des mousses.

La musique sonne ensuite le lever des couleurs et après avoir salué le drapeau tricolore, M. Monteil rejoint les personnalités qui l'attendent sur la tribune d'honneur.

### Les personnalités

Parmi les personnalités qui assistaient à la cérémonie, on remarquait en particulier MM. Monteil, secrétaire d'Etat à la Marine; Gay, secrétaire général de la préfecture, représentant M. Laporte, préfet du Finistère; l'amiral Jourdain, préfet maritime de Brest; le lieutenant de vaisseau Halé, attaché naval en Grande-Bretagne, représentant l'ambassadeur; le colonel Lambilly, représentant le général Zeller, commandant la 3<sup>e</sup> région militaire; le général de Larminat, président des FFL; le général Ginas, président de la CN des CNR; Crouan, président du con-

### LA REMISE DE DÉCORATIONS

Au pied de la tribune, 25 drapeaux forment une double haie à M. Monteil, qui se dirige immédiatement vers le centre du terre-plein où il va remettre leurs décorations aux récipiendaires dont les noms suivent :

Officiers de la Légion d'honneur : le colonel Berthaud et le lieutenant-colonel Québriac.

Chevaliers de la Légion d'honneur : le capitaine Lucas, les lieutenants



Dixième anniversaire de la Libération du Finistère. La musique de l'Ecole des Mousses ouvre le défilé.

sell général du Finistère; le chanoine Bellec, représentant Mgr Fauvel, évêque de Quimper; Vourch et Le Bot, sénateurs; Arnous, conseiller général, maire de Douarnenez; Berthaud, président du CDR; Bulgnou, président des FFL, et Salez, vice-président; Jean Marin, de la Radio de Londres; Pouliquen, des FFL; Lavaou, conseiller général; Porte, administrateur général de l'inscription maritime; les capitaines de frégate Le Cloirec, commandant la *Découverte*, et Chalmir, commandant la *Croix de Lorraine*; l'administrateur Veysières, commandant le quartier maritime de Douarnenez; le Dr Clouard, représentant M<sup>e</sup> Paugam, maire de Quimper, et tous les maires du canton de Douarnenez; le commandant Fauvel, commandant la compagnie de gendarmes du Finistère; Ploux, directeur de la poudrerie du Pont-de-Buis; Québriac, président du comité central des pêches; Mlle Stoffel, présidente des anciens CEFEO; le commandant Thabaud, le commandant Allain, le capitaine de vaisseau Allain, l'ingénieur en chef Kervarec, le capitaine Gloguven; Xavier Trelou, du comité local d'organisation; le Dr Le Janne, ancien commandant du maquis de Morlaix; le Dr Kerjean, médecin des gens de mer à Douarnenez; Jouannic, commissaire principal de police à Quimper; le chanoine Grill, aumônier militaire; Tréguer, chef de division à la préfecture; Le Cuff, président de l'Association des officiers-mariniers de la 2<sup>e</sup> région militaire; Lucas, président de l'Association départementale des fils de tués; Maillet, maire de Kerfeunteun.

au sergent Kernours; la médaille de la Résistance et la croix de guerre au sous-lieutenant Yvonne Kervarec, au sous-lieutenant Jules Kerloch, à M. Marius Lerouge; la croix de guerre au sergent René Lozachmeur; la médaille de la Résistance à M. Le Douguet, et à Mme Le Corre, décernée à titre posthume à son fils, mort en déportation.

### INAUGURATION DU BOULEVARD

## LES DISCOURS

Le général de Larminat prend le premier la parole afin de remercier d'abord la ville de Douarnenez d'avoir si bien accueilli cette manifestation.

« Que serait la France Libre sans la Bretagne ? », interroge le général de Larminat. C'est la région de France qui a fourni aux F.F.L. le plus d'hommes et, partant, qui a donné la meilleure preuve de dévouement à la patrie. Le Finistère est sans doute le département d'où sont partis les plus courageux et les plus hardis des Bretons; c'est aussi le département qui a fait les plus grands sacrifices.

Le général de Larminat rend hommage à Douarnenez, qui donne les meilleurs de ses fils. « A Douarnenez, la France Libre est dans le cœur de tous ».

Et le général termine en ces termes : « Dans cette cité si active du département du Finistère, il me plaît d'évoquer l'espoir du renouveau que nous avons préparé et auquel nous sommes prêts à nous associer pour la plus grande gloire de la France ».

### LE COLONEL BERTHAUD

« Les cloches de nos églises, les sirènes de nos édifices, déclare le colonel Berthaud, font écho aujourd'hui à celles qui, 10 ans plus tôt, ont sonné pour la libération de notre territoire.

« Il importe aujourd'hui, dit-il, que j'adresse le salut de mes compagnons F.F.I. aux combattants de 14-18, à ceux de 39-40, aux prisonniers des stalags et des oflags, aux volontaires de la France Libre. Je veux leur dire que si mes camarades F.F.I. ont aujourd'hui quelque mérite, ils le doivent à l'exemple qui leur a été donné ».

Et le colonel Berthaud évoque ici les faits glorieux vécus au cours de ces dernières années par les Français.

« Les forces françaises de l'intérieur ont alimenté en hommes l'armée du général de Gaulle, fourni à Londres les renseignements; elles ont montré la part que voulait prendre

rantec; des liaisons par Pont-Aven. Comment enfin ne pas rappeler certains départs comme celui du *Dalch Mad*, et celui de la *Petite Anna*, dont les occupants furent recueillis en mer après 11 jours de traversée épouvantable ?

Le sénateur Vourch rappelle également les dangereux sauvetages d'aviateurs alliés tombés chez nous, travail de guetteurs vigilants et énergiques.

M. MONTEIL

M. MONTEIL

« Voici déjà dix ans que, sous les coups conjugués des armées de la Libération et des Forces françaises de l'intérieur, l'ennemi, terrassé, déposait les armes et s'enfuyait de nos villes et de nos villages enfin délivrés après quatre années d'occupation.

« A la fête d'aujourd'hui, comme à la victoire de 1944, nous devons y associer d'abord ceux qui en furent les artisans sans avoir eu comme nous le bonheur de voir la patrie libre et la paix retrouvée.

« Nous pensons à vous, chers camarades de la Résistance, ceux de l'intérieur et ceux de la France libre, ceux des commandos et ceux des maquis, ceux des camps et ceux des prisons. Nous n'avons pas oublié ni votre voix, ni vos gestes familiers, ni cette flamme de l'espérance qui brillait dans vos yeux quand il vous arrivait de parler des lendemains de la victoire.

« Que cette journée du 10<sup>e</sup> anniversaire vous soit dédiée, car c'est à vous, à votre combat, à vos souffrances, à votre mort que nous, les vivants, nous devons de connaître aujourd'hui cette ville joyeuse, ce peuple en fête et la douceur même de la liberté.

« La Résistance, ce fut l'insurrection de l'honneur et le sursaut du patriotisme. Point n'était besoin de savants, ni de philosophes pour le définir. Il suffisait d'avoir des yeux pour voir et dans le cœur une grandeur pour les malheurs de notre

M. Montell remet ensuite la médaille militaire à l'adjudant Tanguy Philippe, à l'adjudant Berthelot; à titre posthume, la médaille militaire, la médaille de la Résistance et la croix de guerre à Pierre Olier, dont le père reçoit les décorations; les mêmes distinctions à titre posthume

levarde qui domine le port et qui s'appelle désormais le boulevard de la France Libre.

C'est à M. le ministre de la Marine que revient l'honneur de découvrir la plaque portant un nom que mérite bien une rue douarnéziste.

## Samedi, les commandants des frégates la « Découverte » et la « Croix de Lorraine » étaient reçus officiellement à la mairie

Samedi, à 18 h., les commandants des deux frégates venues à l'occasion de la fête de la Résistance mouiller au large du port de Douarnenez, étaient reçus officiellement à la mairie de Douarnenez par le maire, qui leur souhaita la bienvenue.

Un vin d'honneur couronna cette manifestation fort sympathique. Y assistaient: MM. Jolin, 1<sup>er</sup> adjoint; Juncours et Urvois, adjoints au maire; le colonel Berthaud; Jouanmic, commissaire de police; de Quimperlé, assurant l'intérim de Douarnenez.

## La fête de l'après-midi

Bien avant l'heure prévue, la foule se massait sur le chemin du défilé et le cortège descendit sur le terre-plein du port, par la rue Anatole France.

Le public enthousiaste suivit le parcours emprunté par le bagad du Moulin-Vert, les Kalfarded de Ros-porden, les Guyaderien Localn, le Cercle celtique de Douarnenez, le Cercle celtique de Carhaix, les Fleurs d'Ajonc de Pont-Aven, la Kevrenn de Nantes, etc. Les lutteurs, qui allaient se livrer à une lutte épique, furent très applaudis.

Sur le terre-plein agrémenté de gradins, qui se révélèrent trop petits pour contenir les spectateurs, commença la fête folklorique sportive et maritime, promise par le comité des fêtes, aux destinées duquel veillent avec un soin vigilant MM. Jolin, président; Bazin et Héreul, vice-présidents; Bernard, secrétaire; Feunteun, trésorier, et de nombreux membres, tous dévoués.

Les lutteurs donnèrent un récital de lutte bretonne, fort apprécié.

Paris avait sa revanche à prendre sur la Bretagne, qui l'avait battu à l'aller à Maël-Carhaix. Il y réussit de justesse en s'adjugeant la victoire par 23 points à 20.

Pendant que se déroulaient les combats, les groupes folkloriques dansèrent aux sons du binlou et de la bombarde. Leur production, toujours applaudie, permit à tous d'apprécier la richesse et la variété de notre folklore breton.

A la fin de la journée, une grande marque d'apéritif, ayant fait coïncider le passage de sa tournée publicitaire avec la fête du 8 août, présentait la grande fête de la chanson, Charles Trenet.

Inutile de vous dire que le célèbre artiste chanta « La mer », ainsi que le lui réclamait toute l'assistance.

Le lieutenant de vaisseau Hale, attaché naval de Grande-Bretagne, représentant l'ambassadeur de Grande-Bretagne; Pérénès, Camille Guyader, Salez, Le Bris, Boulic; Dréano, du cabinet du préfet; Peillet, secrétaire de police de Douarnenez; Le Beul, brigadier-chef de la police locales; les frères Mens, etc.

### LE FEU D'ARTIFICE

C'est samedi soir que commençait la fête de la Libération, qui devait se dérouler le lendemain avec un éclat tout particulier. La foule, entraînée par les quatre musiques et les sapeurs-pompiers, se dirigea vers les Sables-Blancs, où un feu d'artifice fut tiré grâce aux soins des maîtres artificiers Alphonse Cam et Chemin.

Berthaud, les sentiments qui animaient ces hommes qui, souillant de générosité, ont rejoint les clandestins. Ils savaient qu'ils s'engageaient dans un combat qui était plus qu'une guerre, ils savaient qu'on ne devait pas trébucher sur les corps de ceux qui tombaient, qu'il ne fallait pas alors s'arrêter, si ce n'est pour ramasser les dernières cartouches qui n'avaient pu être tirées.

« C'est l'honneur de ma vie, achève le colonel Berthaud, d'avoir été le compagnon de ces hommes. Refaisons aujourd'hui le serment, leur dit-il, de rester fidèles à la mémoire de nos morts. Un impérieux devoir nous commande de ne pas laisser s'éteindre la flamme qui nous anime ».

### M. VOURCH, SÉNATEUR

C'est à M. Vourch, sénateur du Finistère, qu'il revient d'évoquer l'épopée des Bretons de la France Libre. Sans les Bretons, y aurait-il eu une armée et une marine françaises libres ?

Il est souhaitable, dit le sénateur Vourch, que l'épopée des Bretons de la France Libre soit un jour écrite. Le passé nous forme et la geste bretonne est fortement éducatrice.

S'il fallait évoquer en quelques mots cette histoire des dernières années, on serait nécessairement incomplet. Mais comment ne pas se souvenir des départs massifs de l'île de Sein, du réseau Johnny de Douarnenez, de Guéguen, le vieux passeur de Pennz de Sibiril, celui de Ca-

embre 1944 : « Nos provinces sont à nous, nos terres sont à nous, nos hommes sont à nous. Celui qui prend nos provinces, qui mange le blé de nos terres, qui tient nos hommes prisonniers, celui-là est l'ennemi. La France n'attend rien de l'ennemi, excepté ceci : qu'il s'en aille vaincu. L'ennemi est entré chez nous par la force des armes, un jour la force des armes chassera l'ennemi de chez nous ».

« Pour répondre à cette grande voix qui par-delà les mers incarnait le refus de la servitude et l'espérance de la victoire, des milliers d'hommes et de femmes se levèrent chez nous, en Bretagne, pour continuer la lutte.

« Dans cet immense effort, le Finistère a joué un très grand rôle. C'est pourquoi notre département a été retenu pour être le théâtre d'une des commémorations solennelles du 10<sup>e</sup> anniversaire de la Libération.

« Mais je manquerais à mon devoir si je ne rendais aussi un spécial hommage à cette ville de Douarnenez qui nous accueille aujourd'hui et qui fut sous l'occupation et pendant la résistance un exemple admirable de fidélité à la patrie.

« Nombreux sont les enfants de Douarnenez qui servirent dans les Forces françaises libres et je veux saluer ici, à mes côtés, un des plus glorieux citoyens de cette ville, celui dont la voix apportait chaque soir aux soldats obscurs de la Résistance des raisons de croire, de combattre et d'espérer, Yves Morvan, « Jean Marin », de la France Libre.

« Ce que nous enseigne la Résistance ? Qu'un peuple n'est jamais vaincu s'il croit au destin et si ses fils sont prêts à lutter et à mourir pour les valeurs qui font que la vie mérite d'être vécue : la liberté, l'indépendance nationale et la grande fraternité des hommes.

## Au cimetière de Ploaré

Dès le début de la cérémonie, la foule s'était massée sur les gradins et sur le boulevard, d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil le terre-plein du port et la baie.

Aussitôt après les discours, le défilé se forme pour se rendre au cimetière de Ploaré. Les personnalités sont précédées de la musique de l'école des mousses, du détachement de marins, des sapeurs-pompiers de Douarnenez, des porteurs de gerbes et drapeaux, et enfin de la musique municipale.

Depuis le port jusqu'au cimetière sur toute la longueur du parcours, la foule s'est massée pour assister au passage du défilé.

On peut alors juger dans quelle large mesure la population douarnéziste participe à cette cérémonie. Ce n'est pas pour elle un simple spectacle auquel elle assiste platoniquement, mais l'exaltation d'une lutte et d'une victoire auxquelles son cœur reste profondément attaché.

Au cimetière de Ploaré, devant le monument aux morts, le clairon exécute la sonnerie « Aux morts ».

Le détachement de marins présente les armes, les drapeaux s'inclinent et chacun se recueille devant le monument couvert de gerbes, qui symbolise le sacrifice de ceux qui ont donné leur vie pour la patrie.

Aussitôt après, M. Arnoux, accompagné de M. Montell, dépose une gerbe sur les tombes des aviateurs alliés qui reposent dans le cimetière de Douarnenez, associant ainsi dans un même hommage le sacrifice de nos alliés à celui de nos nôtres.

Nous ne terminerons pas sans signaler le service d'ordre impeccable assuré par la police de Douarnenez, sous le commandement du brigadier Le Beul, qui a permis à cette manifestation de se dérouler dans les meilleures conditions.

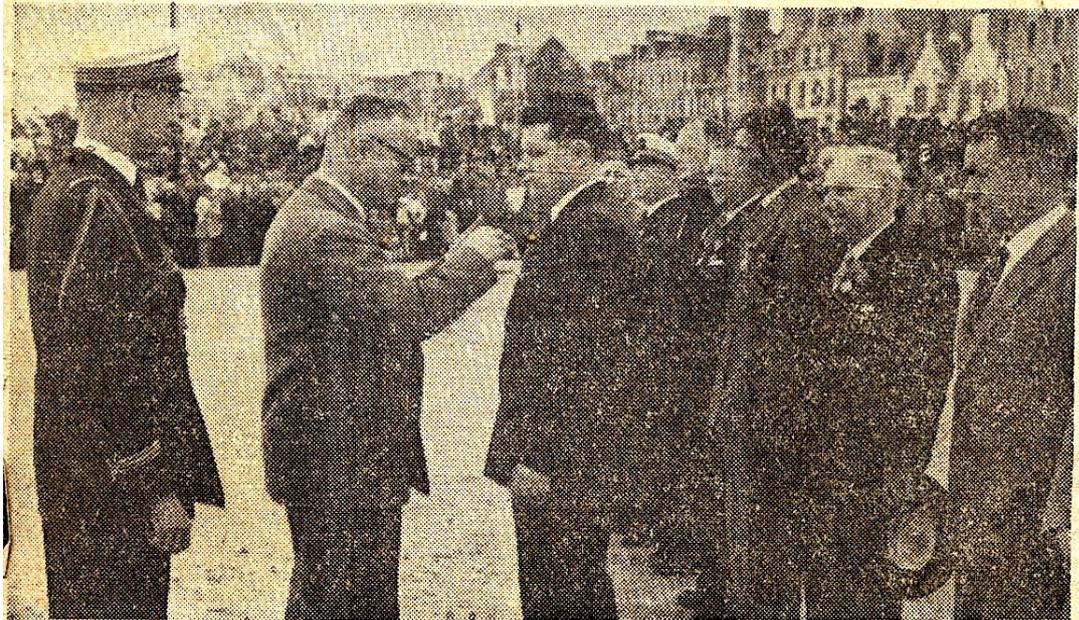
### LE BANQUET

Après la cérémonie au cimetière, toutes les personnalités se retrouvèrent autour de la table copieusement garnie dans la salle magnifiquement décorée de drapeaux, de M. Flochlay.

A la fin du repas, après que le général de Larminat eut remis le drapeau des internés et déportés à la section du Finistère, les discours commencèrent. Nous y reviendrons demain.



M. Arnoux, maire de Douarnenez dépose une gerbe sur les tombes des aviateurs alliés. (Photo « Télégramme »)



M. Montell décore le sergent Le Meil, de Douarnenez, de la Légion d'Honneur.

une section de Breizh...  
tion ainsi que plus...  
Alleuse. A 16 h., la section  
Verdun de la compagnie Klébert, qui  
vient de relever une autre section  
de la même unité qui a combattu  
une partie de la nuit et toute la  
matinée, s'installe dans la ferme  
blanche, à environ 400 mètres de la  
route Beuzec-Audierne.  
L'ennemi occupe alors la ferme à  
tout rouge Kerigodon. Vers 18 h.,  
l'ordre de l'attaque générale est  
donné à toutes les sections et les  
Allemands sont pris en chasse après  
qu'ils aient évacué la ferme et  
qu'ils se soient dispersés dans les  
champs. Ils se rendront peu après.  
80 d'entre eux environ ont été tués.  
Les combats de Lesven sont termi-  
nés.

#### TRAGIQUE RETOUR

Le retour sera tragique. Les deux  
sections de la compagnie Klébert  
qui ont été relevées par la section  
Verdun rentrent au camp dans un  
camion de la ville de Douarnenez.  
Ils sont surveillés à plusieurs reprises  
par des avions paraissant de na-  
tionalité américaine qui, après avoir  
effectué quelques piqués, semblent  
les avoir identifiés. Puis, soudain,  
c'est le drame. Les avions plongent  
sur le camion et c'est le mitraillage  
qui va durer près d'une heure. Les  
avions pourchassent les résistants  
refugiés dans les fossés, dans les  
champs. Six tués de Douarnenez  
font à déplorer : Corentin Pérenès,  
Pierre Guénadou, André Trévir,  
Hervé Kergoat, Emile Le Corre, Mar-  
cel Le Coz, une vingtaine de blessés  
dont Marcel Floch, commandant la  
compagnie, qui est très gravement  
atteint.

Les mêmes avions prendront en  
chasse et blesseront grièvement Pierre  
Le Meil qui effectuait en moto une  
liaison entre Douarnenez et Lesven.

#### Commémoration demain

16 ans ont passé, mais le souvenir  
de ces combats est resté bien vivant  
parmi tous ceux qui y prirent part.  
Chaque année, le 26 août, beaucoup  
d'entre eux font le pèlerinage du  
souvenir jusqu'au monument  
au bord de la route de Beuzec-  
Audierne, rappelle ces combats  
torieux et perpétue la mémoire de  
ces 16 braves qui payèrent de leur  
cette action héroïque dans la résis-  
tance.

La cérémonie de commémoration  
aura lieu à Lesven à 18 h. demain  
vendredi. Un car partira de la place  
Edouard Vaillant à Douarnenez à  
17 h. et prendra les anciens résis-  
tants désireux d'y assister. Aupa-  
ravant, un dépôt de gerbes aura lieu  
au monument aux morts de Douar-  
nenez à 15 h.

#### ARRÊTEZ ! AU VOLEUR

Non satisfaits d'avoir alerté le guet-  
teur allemand les gardes ont gravi  
la falaise où se tiennent les femmes.  
Ils se postent à deux mètres d'elles,  
sans les voir tant la nuit est pro-  
fonde.

Tout ce manège, qu'elles vivent  
intensément, a pris du temps. Et la  
barque glisse désormais plus rapide,  
mais toujours silencieuse dans le  
chenal étroit entre l'île Tristan et  
la côte. Au moment où elle s'engage  
entre la pointe du môle et l'île, dans  
ce passage large de 50 mètres en-  
viron, les trois femmes entendent ces  
guetteurs français qui se mettent à  
crier à tue-tête : « Arrêtez ! Au  
voleur ! »

Le cœur glacé d'horreur plus que  
de froid, les femmes qui sont là pro-  
ches d'eux ont esquissé un mouve-  
ment pour se mettre derrière le gros  
rocher près de la croix. Elles ont fait  
un peu de bruit; les gardes les ont  
entendu; ils chuchotent que quel-  
qu'un est là, et ils cessent de crier.  
Mais les passagers ont sûrement en-  
tendu leurs cris. Que va-t-il se pas-  
ser ?

#### UNE MITRAILLEUSE PRETE A CRACHER...

Elles décident de revenir à la mai-  
son. En se garant par la falaise, par  
les sentiers douaniers, elles rejoignent  
leur domicile plus mortes que vives  
sans être vues des Allemands; elles  
n'avaient préparé aucun alibi; être  
dehors à cette heure de la nuit cela  
pouvait être grave.

A la maison, la mère est restée  
seule avec les deux petits enfants,  
angoissée elle aussi, prêtant l'oreille.

Les filles reviennent; il est six  
heures; elles disent ce qu'elles vien-  
nent de voir, d'entendre, de vivre.

Ce qu'elles ne disent pas parce  
qu'on ne le saura que quelques jours  
plus tard, c'est qu'après sa sortie du  
port le bateau avait été aperçu par  
un autre guetteur allemand de sa  
tourrelle placée sur une pointe à  
l'ouest des Sables-Blancs.

Il voyait le bateau filant au nord  
du rocher le Coulinec; il l'avait dans  
la ligne de mire de sa mitrailleuse;  
une bande de deux cents cartouches  
était adaptée ne demandant qu'à se  
vider en quelques instants, au signal  
attendu.

#### ...MAIS LE SIGNAL DE TIR NE VINT PAS

Car il fallait un signal à ce guet-  
teur avant d'actionner sa mitraille-  
use; telle était la consigne; auto-  
mate fidèle, il attendit le signal que  
devait lui transmettre le guetteur  
allemand de l'île Tristan ou celui du  
môle. Ce signal ne vint pas et le  
« vaisseau fantôme » sortit du champ  
de vision du mitrailleur.

#### RENDEZ-MOI MES 6.000 FRANCS SINON JE VOUS DENONCE

A 7 heures, les quatre femmes vont  
à l'église de Tréboul pour assister  
à la messe de clôture de la semaine  
d'Adoration qui venait d'être donnée  
à la paroisse.

En action de grâces et pour la prier  
de continuer sa protection aux navi-  
gateurs, Mme Cloarec voulait allu-  
mer un cierge devant N.-D. des  
Flots. Craignant d'attirer l'attention  
des paroissiens, de leur indiquer par  
ce geste que les siens étaient en mer,  
elle posa son cierge non au pied de  
la statue mais devant celle de Ste-  
Thérèse.

À la fin de la journée, elle reçut  
la visite d'une femme qui lui fit  
menace de la dénoncer aux Alle-  
mands parce que son bateau était  
parti pour l'Angleterre, si on ne lui  
rendait pas six mille francs.

Cette femme avait versé 6.000 fr.  
pour son fils qui devait participer  
au départ manqué de la nuit de  
Noël.

Elle avait beaucoup bavardé. On  
avait retenu ses 6.000 fr., estimant  
par ce moyen l'aider au silence.

Elle criait très fort, disant que ces  
6.000 fr. avaient servi au départ du  
« Breiz-Izel », qu'elle en aviserait  
les Allemands, qu'elle dénoncerait  
les Cloarec pour avoir hébergé les  
aviateurs; elle dirait qu'un tel et un

## Une Anecdote sur la B. B. C.

« Sainte Anne a bien fait les choses ! » C'était la formule fatidique convenue avec les amis du DALC'H MAD dès bonne arrivée en Angleterre. Quelques rares initiés étaient détenteurs du secret ! aussi, lorsqu'un soir, dans une famille de Quimper, suspendu avec des voisins à la T.S.F., si précieux réconfort de l'occupation, voici que des mots magiques sont prononcés, clairs, vibrants ! C'était la phrase convenue ! Seul un auditeur avait saisi l'émouvante et si humble nouvelle ! Sans trahir son cœur palpitant de joie — car nul, même parmi ses proches, n'avaient reçu la confidence — parmi des gars du DALC'H-MAD attendit fiévreusement le matin ! et le voilà de bonne heure, enfourchant son vélo — un vieux compagnon de route — et en vitesse, direction... Sainte-Anne-la-Palud ! C'est là, en effet que nombre de bretons, de la région de Douarnenez en particulier, ont apporté tant d'ex-votos et, lors des Pèlerinages célèbrent leurs vœux, leurs prières !

Le camarade réalisait un désir secret de l'un des passagers, et sans doute le merci reconnaissant de tous ! Sur un modeste papier était écrit : « Merci à Sainte-Anne ! Ils sont arrivés ! Et ce pauvre billet était entouré d'une bande tricolore avec une obole pour une messe d'action de grâce ! Alors qu'il peut se dire "incroyant" ».

L'isolement de cette chapelle, fermée au culte durant l'année, gardée par un brave homme y venant de temps en temps, permit au messager de glisser sous la porte ce papier annonciateur discret et « anonyme » à Sainte-Anne. Des boches rédaient par là, mais bah ! Ce fut le plus sacré des pèlerinages d'un vieux camarade, si heureux d'accomplir ce geste symbolique !

Et plus tard, après la délivrance au retour quand les rescapés, revenus d'Angleterre, ont accompli le pèlerinage à Sainte-Anne-la-Palud, ils ont apporté un Drapeau où sont inscrits les noms des passagers du DALC'H MAD. Tout comme autrefois, au retour du grand risque ou du naufrage, les marins pêcheurs bretons amenaient, pieds nus, portant sur leurs robustes épaules, le bateau miniature, l'ex-voto promis dans le danger de l'Océan en furie ! ce modeste pavillon qui avait flotté au mât de leur fragile esquif ! C'était le témoignage vibrant de leur reconnaissance ! Et depuis, un jour, visitant le brave recteur de Plonévez-Porsay dont dépend le sanctuaire de Sainte-Anne, quelqu'un posa la question au vénérable bonhomme — qui lui aussi avait tant prié pour les « marins à De Gaulle » et accueilli des rétractaires, à quels risques — il se souvint de ce pauvre papier ex-voto précurseur, et ces deux Français, dont l'un était le commissionnaire inconnu de ceux du DALC'H MAD, s'étreignirent de joie, car ils s'étaient compris !

Cependant, l'armateur du DALC'H MAD, parti sous le nez des boches, devait se créer un alibi. Il alla tout simplement passer 48 heures à Scrignac, petit bourg au centre de la montagne bretonne. Mais on le rechercha dès que le bateau fut signalé « non revenu de pêche ! »

Corentin COLIN, c'était son nom, montra là encore un courage stoïque. Questionné, mis à la torture, il ne lâcha pas un mot ! il laissait pourtant à la maison sa femme et quatre petits enfants !

Vingt jours plus tard, on avait la joie de le revoir dans sa famille et il fallait être prudent pour ne pas montrer une exhubérance à l'extérieur, car il était surveillé par la Gestapo !

Envoie moi tes huitis colis d'urgence !

## Le Moïse

M. SAUREZ prépara plus tard l'expédition du « MOÏSE ». Il choisit le ruzec-Cap-Sizun, côte dangereuse au possible, que jalonnent tant d'épaves !

Il fallait compter avec les hasards des marées, de la lune, la disponibilité des bateaux, toujours sous contrôle

sous la plume de M. Jézéquel, *La Presse d'Armor* avait consacré plusieurs pages à l'épopée de La Horaine.

### Qualité et élan de l'hommage

C'est à Mme Françoise Landais et à M. Gordon Carter qu'il appartenait de dévoiler la stèle qui rappellera ces épisodes de l'histoire aux passants.

tion stratégique face à la Grande Bretagne, en raison surtout de son amour tenace de la Liberté.»

### Devoir de mémoire

Notre région aurait compté en ces années terribles près de 3 800 déportés et 2 300 fusillés. *La Horaine* s'est donné pour mission un devoir de mémoire « en faisant revivre, sur les lieux-mêmes, les faits d'armes de

Ce que l'on constate aujourd'hui et notamment dans l'ex-Yougoslavie où une barbarie qu'on croyait révolue se donne libre cours plaiderait pour le découragement.

« Mais, conclut Françoise Landais, en même temps, nous devons dire, surtout aux jeunes, que rien n'est jamais définitivement perdu, qu'il est possible de puiser dans le passé, dans ce passé, des raisons d'agir et d'espérer.

Notre association La Horaine est exactement le contraire d'un mouvement politique et, cinquante ans après la Résistance, entend rassembler à son image des Français de toutes origines sociales, unis dans le même attachement profond à leur pays.

Aussi ne pouvons-nous pas, bien que nous sachions la relativité des mots, ne pas évoquer, ici, près de cette stèle, ces immenses problèmes devant une assistance qui a encore la Patrie au cœur...»

### Acteurs, témoins et personnalités

Il était très émouvant de constater la présence à cette cérémonie des survivants de cette épopée tragique parmi lesquels le lieutenant d'aviation Pierre-Marie Le Corre, aujourd'hui colonel en retraite à Perros-Guirec, qui devait remettre à M. Cousin, actuel propriétaire de la maison de pêcheurs et dont le père le Dr Cousin avait prodigué ses soins à un aviateur américain blessé, l'original d'un émouvant poème qu'il a consacré au refuge de Guermel.

D'autres acteurs et témoins de l'épisode du refuge mais, plus largement des activités des réseaux Dahila et Turquoise sur cette côte trégorroise étaient présents ou représentés par leur famille : M. Roland-Baptiste Rannou, de Plougrescant, compagnon de François Boulard, Marcel Kernanec, représenté par son gendre, Jean Boulard, instituteur à Plougrescant, Louis Marec (que jusqu'à ce jour Alain Jézéquel ne connaissait que sous son pseudonyme de Kervarec) : c'est lui qui, à bord de son Dalc'h Mad emmena en Angleterre M. Gor-



La stèle modeste qui rappelle les événements a été dévoilée par Mme Landais et par M. Gordon Carter, pilote aviateur britannique dans la RAF, qui doit beaucoup aux réseaux d'évasion.



Pendant l'allocution du Colonel Pierre-Marie Le Corre.



Il appartenait bien évidemment à M. Alain Jézéquel, Préfet hors cadre, de retracer l'histoire des événements dont le souvenir rassemblait dimanche au pied du refuge de Guermel, plusieurs centaines de personnes. Il était bien jeune à l'époque mais n'a pas oublié le lourd tribut payé par sa famille à la lutte héroïque contre l'occupant. Son frère Yvon, chef du réseau Turquoise, sa sœur Simone, pure figure de résistants, sont morts dans les camps nazis.

don Carter dont l'avion avait été abattu le 13 février entre Spézet et Carhaix. Mme Germaine Richard, fille de l'éditeur briochin Louis Aubert, souffrante, était représentée par sa nièce Joëlle Huchet du Guerneur.

Louis Aubert fut, de la création de Turquoise jusqu'au camp de Neuen-gamme le compagnon d'Yvon Jézéquel. Présents encore, Louis et Jean Blaize.

Des réseaux Dahila et Turquoise reste avec Le Hénaff et Robert Vannier le souvenir du lieutenant Cann. Son fils le général F. Cann n'avait pu se libérer mais il était représenté dimanche par sa fille Andrée Le Coent de St-Nicolas du Pelem.

Il ne nous est pas possible de nommer toutes les personnalités présentes à la cérémonie rehaussée par la présence d'un détachement militaire de Dinan et une batterie-fanfare

qui a joué l'hymne national et le Chant des Partisans.

Citons toutefois M. Pagès, secrétaire général de la préfecture, représentant le Préfet Dupuis, M. Yvon Bonnot, député de Lannion-Palmpol, les généraux Mayaudon et Chesnals, M. Michel Bataille, conseiller général, Yves Le Cozannet, Gelgon, maire de Penvenan et de nombreux élus du secteur ainsi que M. Constant Monjaret, président départemental des Français Libres.

L'adjudant Robert Guillou, de Tréguier, représentait le capitaine René Benja, commandant la compagnie de gendarmerie de Lannion.

De nombreux présidents d'associations patriotiques et de nombreux élus, retenus dans leurs communes par les cérémonies de la Journée nationale de la Déportation, s'étaient excusés ou étaient représentés.

Les oubliés...

# Ce marin de l'île d'Yeu

l'un des rescapés du réseau d'Estienne  
matelot sur le faux langoustier "Louis-Jules" a dû partager une croix de la Légion d'honneur

C'ÉTAIT une veille de Noël, la veille de ce premier Noël après l'invasion, en 1940 dans la banlieue de Nantes, à Chantenay. Le capitaine de vaisseau d'Estienne d'Orves, vendu par un agent allemand qui s'était introduit dans son équipe, était arrêté avec une partie de son réseau, le premier réseau français.

La nouvelle fut accueillie à Londres avec consternation dans les milieux de la France Libre. Dans la France occupée, plongée dans les ténèbres les plus épaisses, l'épopée d'Estienne d'Orves et de ses compagnons ne devait être connue que plus tard. À Nantes, l'arrestation inexplicable de MM. Clément et Setout prit l'allure d'un fait divers. On arrêtait assez fréquemment et sans explication.

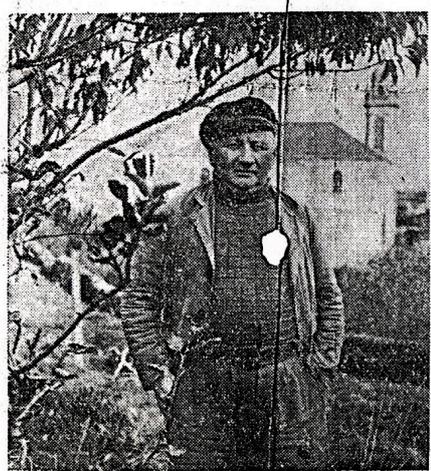
**M** ALGRÈ cette menace grave, la France Libre trouva encore des volontaires pour continuer ses missions de liaisons, notamment un équipage de chez nous. François Follic, Amédée Anxieux et Maurice Guilcher, de Sein, Pennec et Cornec, de Camaret, Bizien, de Guithenec.

Les trois Sémans avaient rejoint le général de Gaulle sur le « Rouannez ar Mor », le 24 juin 1940, avec la plupart des îliens, tous les hommes valides. Ce qui avait fait dire au chef de la France Libre : « Mais toute l'île de Sein est donc là. »

Affectés sur le « Courbet » à Portsmouth, nos six compatriotes furent ensuite dirigés sur Penzance pour suivre un entraînement spécial.

« Nous étions tous les six volontaires pour les missions dangereuses, nous explique M. Maurice Guilcher. »

★  
M. Maurice  
GUILCHER  
l'un  
des rescapés  
du réseau  
d'Estienne  
d'Orves  
★



## Le faux langoustier, traqué par sa marque est arraisonné au large d'Ouessant

Le 14 février 1941, au petit jour, le « Marie-Louise », dit « Louis-Jules », un langoustier de 14 mètres équipé d'un moteur 15 CV, « qui marchait quand il pouvait », nous dit M. Guilcher, quittait Penzance. Il était armé comme pour la pêche, avec tous ses engins, mais en réalité transportait plusieurs agents secrets dont le radio Leprince qui devait remplacer le traître Gessler, dit Marty. François Follic était à la barre.

« La première journée se passa sans incidents. C'est le lendemain matin, vers 9 heures, au large d'Ouessant, que nous avons été arraisonnés par un patrouilleur allemand, raconte M. Guilcher. Nous avons jeté à l'eau tous les papiers du bord et camouflé le poste émetteur dans la cuve à mazout. »

— Les Allemands se doutaient-ils de votre mission ?

« Bien sûr, nous étions vendus par Marty et puis notre bateau portait toujours la marque jaune des bateaux de pêche. Nous ignorions que les Allemands l'avaient fait changer. »

« À Brest, les Allemands nous ont enfermés dans le sous-sol du pilotage et le lendemain soir, nous étions transportés à Angers en voiture cellulaire. Convoqués devant le juge militaire allemand, nous avons eu la surprise de voir sur la table, en pièces détachées, le poste émetteur du radio Leprince, alors nous avons compris. »

## Brûlé à la chaux vive par les Allemands ses yeux ont changé de couleur

M. Maurice Guilcher et ses compagnons devaient comparaître le 13 mai avec d'Estienne d'Orves et ses compagnons devant le tribunal militaire allemand de Paris. Le capitaine d'Estienne d'Orves fut condamné à mort avec notamment François Follic, Cornec, Pennec et Bizien, qui n'avaient pas 20 ans,

# Les veillées de la M.J.C.

## Vendredi, René Pichavant et ses « Clandestins de l'Iroise »

L'heureuse formule lancée par les responsables de la M.J.C., à savoir la veillée autour d'un homme, un sujet, d'une histoire, prend son rythme de croisière.

Après la première soirée autour de Youenn Gwernig et de son livre « La grande tribu », elle nous revient vendredi à 20 h 30, au « Dibikouz », pour la rencontre avec

René Pichavant et ses « Clandestins de l'Iroise ».

René Pichavant a mis tous ses talents de chroniqueur au service de l'histoire, pas celle magnifiée dans les livres du même nom, mais celle du quotidien, avec ses héros et ses lâches anonymes.

Au terme d'une quête minutieuse, scrupuleuse, il nous restitue en son livre, qui couvre en ce

premier tome la période 40-42, la vie de ces hommes et femmes pris dans la tourmente.

René Pichavant sera vendredi au « Dibikouz » avec quelques-uns de ces personnages des « Clandestins de l'Iroise ». Ils évoqueront ensemble cette période troublée et répondront à toute question sur ce sujet d'exception. Une occasion de connaître, enfin, la vérité sur la Résistance en notre région.



Retrouvailles au port de Salcombe, après Plymouth, en juin 1940 : on reconnaîtra Pierrot Cabellic (assis à gauche, pipe à la bouche), derrière : Athanase Queinnec, et après un groupe de quatre Américains (au centre), François Joly, Guillaume Calvez, Robert Noulez, Louis Cariou, le patron de « La Brise », Guillaume Kervennec.

# La commémoration des combats de Lesven (suite)

Nous avons rappelé hier qu'en août 1944 à la libération, les Allemands s'étaient retranchés en différents points de la région. Ceux qui sont dans le Cap Sizun tentent de rejoindre le gros de la troupe dans la presqu'île de Crozon. Dans la nuit du 25 au 26 août une colonne de 400 soldats ennemis se dirigent vers Lesven, en Beuzec-Cap-Sizun où ils vont tenter d'embarquer pour traverser la baie de Douarnenez. Les résistants de Douarnenez ont été avertis de la manœuvre, ils se rendent sur les lieux. D'autres groupes viennent les rejoindre. D'un côté 400 Allemands armés jusqu'aux dents, de l'autre une centaine de résistants, dont une cinquantaine de Douarnenistes.

## LES RESISTANTS PRENNENT POSITION

Depuis le 25 août au soir toutes les compagnies de Douarnenez sont en état d'alerte car le commandant de la place, Quibrac, vient d'être avisé d'une éventuelle sortie des Allemands de Lézongar.

Dés dispositions de départ immédiat et de combat sont prises et, à minuit, on apprend que les Allemands se dirigent vers Beuzec. C'est le départ. Après une courte réunion des responsables de compagnies à l'entrée du bourg de Beuzec, il apparaît que les Allemands s'approchent de la plage de Lesven où une embarcation s'appête à les emmener à Morgat, en face. Une partie de la section de la compagnie Klébert arrive la première en position sur la pointe est vers 2 h. En bas dans la grève, à moins de 100 m., les soldats allemands parlent très fort et organisent leur embarquement. La deuxième partie de la section de la compagnie Klébert va s'égarer et restera en retrait, avec ses deux fusils-mitrailleurs en compagnie du groupe Marceau; un groupe de huit hommes, dont trois avec le maître principal Cottoné, arrive peu après et prend position au bas de la pente à vingt mètres à peine des Allemands, en compagnie de quelques hommes de la compagnie Klébert dont un fusil-mitrailleur. Le groupe de Tréboul arrive peu après et prend également position sur la pointe.

## LE COMBAT

A peine installé, le lieutenant Allaire ouvre le feu à la mitrailleuse. Immédiatement, toutes les armes furent sur la plage où sur la canonnière se distingue à quelques encablures de la plage. Rafales de fusil-mitrailleur bien ajustées seraient parvenues à couler une embarcation bondée d'Allemands s'appêtant à accoster la canonnière. Les Allemands sont grenadés sur la grève et leurs pertes sont très élevées. Les ennemis répliquent d'abord à partir de la canonnière. Ils tirent par balles éclairantes provenant de mitrailleurs 13 mm. 2 et vraisemblablement d'un canon de 20 mm. Le feu commence ensuite du versant ouest, de la grève où les Allemands se sont repliés. Le feu est très intense et les F.F.I. découvrent sur la pointe opposée doivent se replier, assaillis de tous les côtés. Ce repli s'effectuera difficilement dans le terrain à nu et complètement mitraillé. Tel un groupe de 10 hommes restera en position sur la pointe et tiendra tard dans la matinée malgré le feu violent des Allemands. Finalement, le navire quitte l'anse. L'embarquement a échoué et les F.F.I. ont alors 3 blessés et un mort à déplorer. La première partie des combats est terminée et maintenant il va falloir contenir les assauts des Allemands devenus furieux à leur échec. Le lieutenant Max tente une attaque de flanc avec le groupe Marceau et une section de F.T.P. est mise en position sur la route qui mène de Lesven à Audierne dans les « Quatre Vents », empêchant ainsi tout repli éventuel des Allemands vers leur point de départ. Pendant ce temps les renforts arrivent et une section de Quimper, sous les ordres du capitaine Bédéric, prend part au combat. Les Allemands occupent la ferme la plus rapprochée sur la côte qu'ils incendient par la suite. Ils ont installé un mortier et utilisent les armes automatiques. Quatre jeunes résistants : Laurent Goridec, Jean Tanguy, Jean Cloarec, Henri Guével combattent entre leurs mains et sont achevés aussitôt.

# C'était il y a 17 ans... Evasion par mer à bord du Breiz-Izel (II)

Nous avons raconté hier comment 12 aviateurs alliés convoyés par Yves Vourch, Pierre Philippon et Jean Pat étaient arrivés à Douarnenez dans la nuit de Noël 1943 pour tenter de rejoindre l'Angleterre par la mer, et comment cette première tentative d'évasion échoua. Gabriel Cloarec, de Tréboul prit alors la responsabilité d'organiser la fuite.

Après les préparatifs de départ et de la mise en scène destinée à écarter les soupçons, tout le monde se retrouve à bord du « Breiz-Izel », le soir du 21 janvier, 12 aviateurs alliés, 19 réfractaires.

Mme Cloarec, l'épouse du patron et ses filles s'installent sous les arbres du Treiz pour guetter le départ du bateau. Elles sont là dans la nuit noire, tremblantes, épiant les bruits dans la mer.  
Et elles attendent...

## ATTENTE ANGOISSEE DANS LA NUIT

Combien de temps ?... La nuit est froide; elles ne s'en rendent pas compte tant leur attention est fixée sur le qual d'en face. Elles voient le bateau quitter son mouillage, très doucement, lâchant sa chaîne qui reste au fond de l'eau.

Les femmes quittent aussi le Treiz pour suivre la progression de la barque. Elles s'installent sur la falaise, plus en aval sur la montagne de la Croix. De là elles dominent tout l'estuaire qui mène à Pouldavid.

Leurs regards fixent les postes allemands, celui du guet en face où elles voient le guetteur allumer un briquet ou une allumette pour sa cigarette ou sa pipe, le poste de l'île Tristan, la digue qui barre l'entrée à l'ouest.

Comment comprendre que l'Allemand, lui, ne voie pas le bateau beaucoup plus proche que le guet ?

Elles peuvent guetter facilement les évolutions du « Breiz-Izel » se dandinant dans le chenal. Elles entendent, et elles savent que Gabriel entend les pas de la garde volontaire que les Allemands ont postée sur le qual; cette garde est faite de vieux marins de Tréboul; ils ont pour mission de surveiller tous les bateaux, de signaler aux Allemands tout essai de fuite nocturne.

## LA GARDE VEILLE

On avait bien promis à Gabriel que le nécessaire serait fait pour occuper ces gardes, pour les attirer le plus loin possible de leur poste de veille.

Y eut-il une tentative dans ce sens ?

Il semble que non car ils étaient là allant et venant sans répit. Les femmes entendaient leurs pas. Elles savaient que Gabriel les entendait; elles imaginaient les questions qu'il se posait : passera-t-il ou non ? Le chenal est bien étroit.

## LE DEPART

### EST SIGNALE AUX ALLEMANDS

Elles demeurent ainsi sous les pins. Elles perçoivent que le bateau descend très lentement avec la marée. Et soudain elles comprennent, elles constatent avec effroi que les gardes eux aussi ont remarqué la lente progression de la barque. Elles les voient qui s'en vont vers le guetteur allemand pour lui signaler qu'un bateau s'en va.

L'homme de la Gast (douane allemande) sort de son abri et regarde dans la direction que les guetteurs français lui indiquent. L'Allemand regarde; il ne voit rien; plus exacte-

ment étaient partis sur le « Breiz-Izel ». Son fils laissé à terre et un autre jeune homme étaient avec elle.

Celton, beau-frère de Mme Cloarec et père d'un des passagers du « Breiz-Izel », assistait à cette scène.

Il menaçait de jeter par la fenêtre cette femme, que Mme Cloarec accompagna chez Guillou pour le supplier de lui rendre ses 6.000 fr.

## Mme CLOAREC ARRETEE

Dans la soirée, un nouveau remetta à Mme Cloarec un billet de la part de sa mère : « Tenez-vous prêts, les Allemands sont dans le port; ils prennent les numéros de tous les bateaux; bientôt, ils connaîtront celui qui manque ».

Mme Cloarec prend le billet, dit au garçon de se sauver au plus vite: il avait 17 ans et serait pris tout de suite si les Allemands le voyaient chez elle.

Le lendemain, ils cernaient la maison, la fouillaient revolver au poing. Mme Cloarec fut prise. Du 24 janvier au 20 mars, elle sera en prison.

Elle devait être bientôt rejointe par Mlle Richard, de Quimper, impliquée dans toutes ces affaires d'évasion.

Elles ne se connaissaient pas. On ne se livra pas d'abord, puis on causa. C'est ainsi que pour la première fois, elle entendit parler de Mme Vourch, de Plomodiern. « Elle s'est sauvée » lui apprit Mlle Richard.

Un prochain jour nous narrerons à nos lecteurs les épisodes du sauvetage de Mme Vourch. Grâce à l'aide de quelques amis, celle-ci put échapper in extremis aux Allemands qui l'attendaient au retour de Quimper, où elle s'était rendue.

## LE RECIT DE L'EVASION PAR GABRIEL CLOAREC

Après le récit des spectatrices de ce dramatique départ, écoutons celui de Gabriel Cloarec, organisateur de cette rare réussite.

Dès 10 h. du soir, en ce 21 janvier

1944, les petits groupes dûment alertés, commencèrent à se présenter à la cale de l'Enfer. A 22 h., tout le monde était à bord. 31 au total, dont 12 aviateurs alliés et 19 réfractaires.

Yves Vourch était là, avec Jos Le Bris, Pierre Drévilion, ses coéquipiers du Ménez-Hom. Les Français furent placés à l'avant, les alliés à l'arrière.

En attendant le départ, chacun vida son répertoire de plaisanteries, d'histoires drôles, de gauloises. Il fallait tuer le temps; ils étaient trop énervés pour dormir.

S'ils avaient prévu la rude traversée qu'ils allaient vivre, ils auraient au contraire profité des quelques heures de calme pour faire provision de sommeil.

## A TROIS HEURES DU MATIN ON TENTE LE COUP

A 11 h. 30, la marée montante met le bateau à flot, mais le temps est trop clair. Il faut attendre, une telle éventualité a été prévue par le jeune patron. En cas d'impossibilité de départ, tout le monde restera à bord jusqu'à la nuit suivante. Vers 2 h. 30, le temps s'assombrit légèrement. Quelques instants d'édicision; gros risques; mais pour profiter des dernières heures de nuit, il faudrait partir dès que possible.

Encore un coup de « l'ambic », c'est le fond de la bouteille. Trois heures. On tente le coup. Chacun à son poste. On rentre les bécilles et par l'orin mouillé à l'arrière, on amène le bateau au milieu du chenal pour profiter du courant qui est favorable.

Vent sud-ouest faible; temps toujours clair, mais nuageux. Après avoir rentré l'ancre à l'arrière, on laisse dériver en se servant d'un aviron pour maintenir la direction. Et l'on glisse lentement vers la bouche de l'estuaire, vers l'île Tristan...

La grande aventure vient de commencer.

(A suivre).

# IL Y A 17 ANS...

## III. - Evasion par mer à bord du « Breiz-Izel »

Gabriel Cloarec, de Tréboul, a organisé la fuite à bord du « Breiz-Izel ». Dans la nuit du 21 janvier, vers 3 heures, le « Breiz-Izel » glisse lentement sur les eaux de l'estuaire de la rivière de Port-Rhu, vers l'île Tristan. 31 hommes sont à bord : 12 aviateurs alliés, 19 réfractaires.

### ALERTE ! ILS SONT REPERES

Soudain, alors que le bateau arrive à hauteur de l'île Saint-Michel, des cris se font entendre à terre. Alerte ! Ils sont repérés. Les passagers sont anxieux. C'est l'homme de garde sur le quai qui les a aperçus. Ils entendent les siffots de l'un d'eux, courant avertir le poste de garde allemand placé sur la rive ouest, celle de Tréboul. Le poste de garde du guet, sur l'autre rive, celle de Douarnenez, n'a rien entendu. Le « Breiz-Izel » continue à dériver, et toujours des cris à terre...

Minutes d'angoisse, aussi grandes sur le bateau, certes, que sur la colline là-haut, près de la Croix, où les trois femmes, Mme Gabriel Cloarec et ses belles-sœurs, vivent, elles aussi, le drame qui se joue. Mais toute émotion doit être domptée.

### PASSERONT-ILS ?

Le vent pousse vers l'île Tristan. C'est bien. Gaby Cloarec sait que l'œil ennemi est en face : le plus près possible des rochers de l'île Tristan, le bateau se confondra avec la falaise de granit. Mais arrivés à la hauteur du premier poste de garde de l'île, pour ne pas être déporté, il faut lancer le moteur. Cela se passe très bien, départ immédiat, c'est à peine si les occupants du « Breiz-Izel » l'entendent tourner. Le moteur est entouré de sacs, de couvertures, d'étrémons mouillés; de même le tuyau d'échappement, et l'on marche dans le sens du courant.

Toujours les cris à terre : « Au voleur ». Rappel sans doute de la tentative de Noël, de l'essai de rapt par Théo (voir journal du 24 août).

Que va-t-il se passer ? Que faire ? Gaby Cloarec sent son cœur battre la chamande. Ils continuent au moteur à vitesse très réduite. Le premier poste de l'île est passé sans que son attention soit éveillée.

Et pourtant, le vent portant vers l'île, les cris devraient être entendus. Gabriel décide de continuer jusqu'à la sommation allemande. Lorsqu'elle se produira, la consigne est de faire demi-tour, de remonter au port à plein gaz et de débarquer tout le monde le plus rapidement possible; chacun s'éclipsera de son mieux, en sauve-qui-peut.

Le poste de garde s'illumine... Cela dure quelques secondes, puis tout s'éteint à nouveau. Ouf ! On respire un peu mieux. Mais quelles émotions et tout n'est pas fini. On continue donc toujours au ralenti.

### CE N'EST PAS POSSIBLE QUE VOTRE FILS AIT PASSE PAR LA

Les voici entre la jetée et l'île Tristan, le passage le plus étroit. Nul écho de ce côté là non plus; et pourtant toujours les cris à terre. Il y a encore de l'espoir. Gabriel estime que la garde allemande de Tréboul ne doit pas être à son poste; les amis restés à terre ont certainement fait le nécessaire pour cela, ainsi qu'il fut convenu. Supposition fautive.

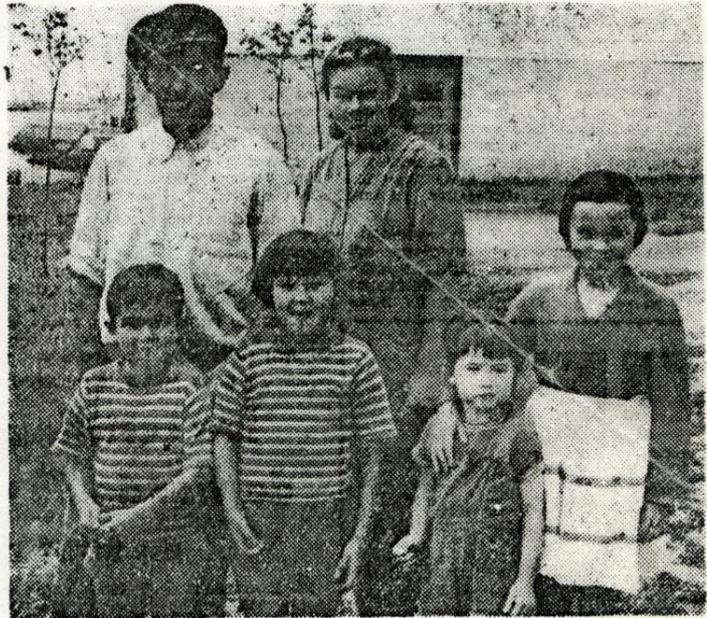
A son retour au pays seulement, Gabriel apprit que le guetteur allemand avait regardé et décréto qu'il n'y avait rien. Il sut par sa mère, interrogée en prison par les officiers allemands, carte déployée devant eux, que ceux-ci ne pouvaient admettre l'évasion du « Breiz-Izel » par cette voie.

« Nos guetteurs, disaient-ils, sont très bons; ils ont passé deux ans à l'île de Sein et à Ouessant. Ils ont l'habitude, ils auraient vu la barque. Ce n'est pas possible que votre fils ait passé par là ». Mme Cloarec avoua son ignorance.

### EN ROUTE TOUTE ADIEU TRÉBOUL !

La jetée doublée, encore quelques minutes se ralenti. Gabriel note que la mer n'est pas phosphorescente. C'est une chance, car un œuil avait été commise. On n'avait pas rentré l'ancre qui pendait à l'arrière, avec une brassée d'orin; par certains temps, c'est été une trainée lumineuse et révélatrice.

Il augmente les gaz, ils se sont un peu éloignés de la



M. et Mme Gabriel Cloarec et quelques-uns de leurs enfants.

(Photo « Télégramme »).

Après avoir fait le plein d'huile, il s'apprete à casser la croûte. Branle-bas, l'écoute s'est cassée. Et maintenant il fait nuit noire; le vent a encore fraîchi et tourne au nord-ouest. Impossible d'installer une nouvelle écoute. Ils sont dans l'obligation de tenir la cape. La mer est très dure.

Le moteur lancé on met en route au ralenti. Gabriel n'a plus faim. Un coup de pinard, une cigarette et il s'allonge sur le parquet.

Il allait s'endormir, branle-bas soudain. Le bateau est plein d'eau.

« Gaby » démonte la pompe de cale. Rien. Ce doit être la crépine, là où se trouvent les Américains.

Quand il fut, il a bien ri. Ces pauvres « amerlocks » étaient là, allongés un peu partout, le cul dans l'eau. C'est tout juste si l'un d'eux a le courage de tenir la lampe électrique que Gabriel lui présente.

Après avoir enlevé les planches, il trouve l'arbre d'hélice entourée d'une charpie, vestige de ce qui était quelque temps avant un vêtement quelconque.

C'est cette charpie qui est aspirée par la pompe et qui la bouche complètement.

Là, dans l'eau on trouve ce qu'on veut, miches de pain, paquets de cigarettes, un manteau, des cravates, des biscuits, etc... et tout cela allant au gré du rouillage.

La pompe de cale fonctionne un moment, mais dans des conditions pareilles, elle est aussitôt bouchée.

Il fait faire branle-bas à bord pour vider l'eau avec des seaux. Le bateau prend beaucoup d'eau. Par le poste avant, il faut aussi organiser une chaîne, à la lueur des lampes.

Dans cette cale de l'avant, la situation est à peu près la même que chez les Américains, on y a été encore plus secoué. Par un coup de tangage, une des couchettes a dégringolé avec son occupant sur celui du dessous. Ce serait un coup d'œil assez plaisant si on avait le temps de s'amuser.

Mais il est urgent de travailler ! Pour la chaîne trois ou quatre passagers peuvent donner leur concours, ils s'excusent d'avoir des jambes en coton. On réussit finalement à assécher le bateau. Gabriel doit continuer sa surveillance pour dégager le crépinet, démonter les clapets. Il passe à cela toute la nuit. Jolie nuit pour lui. Il a vidé ses deux litres de pinard. Il a encore soif et pas le temps d'aller au bidon d'eau qui est sur le pont. Les hommes se relayent à la barre, eux aussi sont très fatigués.

DEMAIN SAMEDI

61

bien de toutes parts. Ils sont toujours dans l'attente des projecteurs et du crépitements des mitrailleuses. Et encore, ils ne savaient pas qu'une mitrailleuse était pointée sur eux, attendant un ordre qui ne vint pas.

Adions ! Il n'y a plus à reculer. En route toute et direction du large. Adieu, Tréboul !

Le vent fraîchit; la mer est houleuse. Impossible de se servir du compas, sa lumière se reflète sur le côté de Gabriel. Vent ouest. Temps sombre.

Ils passent le cap de la Chèvre. Dans la direction de la pointe Saint-Mathieu, des phares sont allumés. Des signaux. Serait-ce pour eux ? Ils ne le pensent pas. On les aurait d'abord recherchés du côté de la baie de Douarnenez avec des projecteurs.

Une heure de route. Un feu de bateau près d'eux. Ils le voient par intermittence. Un autre feu de l'autre bord. Ils changent de route pour les éviter. Encore d'autres ! Serait-ils tombés dans un convoi allemand ?

#### N AVION ! SONT-ILS RECHERCHÉS ?

Entre temps la mer grossit. Jusant et vent d'ouest qui fraîchit. Ils naviguent en zig-zag parmi les feux.

Aucune hâte de voir venir le jour. Mais quand il se lève, surprise : rien en vue, ni terre, ni bateau.

Croyant être à hauteur d'Ouessant, ils naviguent un peu cap N.-O. Seul l'équipage est sur le pont. Tous les passagers français à l'avant, alliés à l'arrière sont malades. Quelques-uns « à en crever ». Aucun ne se montre. Vers neuf heures. Alerte. Un avion est signalé vers l'arrière et se dirigeant droit sur le « Breiz-Izel ». Aucun doute n'est possible. Ils sont signalés et cet avion est à leur recherche, à une rafale de « pruneaux » en guise de semonce. Mais non il passe sur leur travers à 300 ou 400 mètres... et tout à coup 3 fusées blanches se détachent de l'appareil qui continue sa route. Un instant d'après il avait disparu sans qu'ils aient même pu l'identifier. Ils n'y comprennent rien, mais ils ont « eu chaud ».

Les émotions continuaient. Après tout c'était peut-être un Anglais. Il se peut que de ce côté là aussi ils aient été signalés et soient recherchés.

Vers 10 h. 30, ils aperçoivent une terre. C'est Ouessant. Leur route en zig-zag les a beaucoup retardés. Il faut loffer à nouveau. Debout au vent, ils aperçoivent alors un palanquiers qui rentre. Ce doit être F. Castrec pense Gabriel. Mais il ne doit pas les voir. La mer est grosse et ils naviguent sans voile pour plus de sûreté.

Ouessant doublé, ils mettent cap au Nord et lorsqu'ils la perdent de vue, ils hissent la grande voile et un foc. A partir de ce moment ils filent à bonne vitesse. Aucune rencontre. Ils sont hors de portée des Allemands. Mais avant la nuit il faut prendre des dispositions.

#### LE BATEAU PLEIN D'EAU

Ils ne peuvent faire route dans le noir par un temps pareil. Ils stoppent à 6 heures du soir et font le plein d'essence. Ensuite la voile est installée pour tenir la cape.

Le pont est mis en ordre. On fera le quart deux à deux pendant 2 heures. Le moteur stoppé on laisse courir à la voile cap au Nord.

Toutes choses réglées chacun descend prendre un peu de repos. A ce moment-là ils sont tous trempés « comme des soupes ». Gabriel n'avait encore rien mangé depuis la veille.

Vin et tabac. Il avait heureusement deux litres dans sa valise.

ne au nord toujours très dur. Au milieu de la nuit quelqu'un croit avoir aperçu un feu. Enfin vers 6 heures, la pompe fonctionne normalement. Gabriel a réussi à draguer toutes les saletés qui se promènent dans l'eau. Il peut alors monter sur le pont et prendre la barre à son tour. L'un des matelots s'est endormi avec la vareuse cirée de Gabriel qui doit se contenter de son caban, il ne sera jamais plus mouillé.

#### ENFIN, LA COTE ANGLAISE

De temps en temps, on a pu relever le feu aperçu au cours de la nuit. C'est un feu de terre. La côte anglaise ?

Le jour ne tarde guère à se lever parmi les rafales de pluie et de grêle. Avec quelle hâte on l'attend. Inutile de faire le lavage du pont; il est net, nettoyé par le déferlement des vagues. Dès que l'horizon s'éclaircit, ils aperçoivent la terre. Depuis quelque temps, on a mis en route. Quelques têtes se décident à émerger des panneaux, le temps d'avoir la figure lavée par un paquet de mer. Les pavillons sont hissés. Pavillon français à croix de Lorraine et pavillon anglais au-dessous. On approche. La mer se fait plus calme. Aucun bateau en vue, aucun avion. Les Anglais dorment encore. Ils arrivent à toucher terre. « C'est Lizard ». Un poste de garde, un projecteur; un homme leur fait des signaux. On longe la côte. On aperçoit un convoi de cargos. Tout le monde est alors sur le pont. Un garde-côtes se dirige vers eux. Enfin...

Après lui avoir dit d'où ils viennent, on le suit. Un grand port, c'est Falmouth. Beaucoup de gros bateaux américains. Le « Breiz-Izel » s'emboîse sur un autre bateau. Les autorités du port viennent à bord. On envoie les passagers aussitôt à terre. Gabriel quitte son bord après avoir donné son pavillon français à un lieutenant américain à qui il avait été promis. Les Anglais le rassurent, ils s'occuperont du bateau. Au moment de poser le pied sur le sol britannique, Gabriel Cloarec estime qu'il en était temps. Il n'en pouvait plus. La joie se lit sur tous les visages, arrivés quand même et enfin en Angleterre.

Jolie douce du désir satisfait, ivresse bienheureuse du rêve réalisé, un rêve déjà vieux pour la plupart des jeunes Français qui sont là. Restaurant où les appétits se réveillent, première apparition du porridge. Hôtel, bain chaud, dortoir. Rencontre avec un Anglais qui connaît bien Douarnenez et parle breton, qui les entretient des camarades arrivés avant eux. Puis Patriotic School, interrogatoire habituel; neuf jours d'isolement dans cet établissement.

Des messages aux familles sont alors envoyés par la B.B.C. Interview de propagande. Cadeaux des Bretons de Londres. Le « Breiz-Izel » emportait 19 jeunes Français de plus aux F.F.L. On crut pendant longtemps que le départ du « Breiz-Izel » fut la dernière évasion réussie par barque de pêche bretonne. Huit jours plus tard, il y eut une tentative qui échoua. Pierre Brossolette s'y trouvait. Mais on sut plus tard que deux autres évasions se firent encore de nos côtes, une barque d'Auray, une autre de Concarneau.

#### A LA PETANQUE TREBOULISTE.

— Ce soir vendredi, à 21 h., au siège du club, réunion de la Pétanque trebouliste. Objet: déplacement de dimanche à Pont-Croix et sortie de Landerneau.

VEINREDI 26 AOUT 1960

# DOUARNENEZ

Rédaction : RENÉ PICHAVANT, 64, rue Louis Pasteur - Tél. 1.57

## EN MARGE DU 10<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DU FINISTÈRE

La fureur des Allemands est facile à comprendre. Le port est conquis... Mais ils seront aiguillés sur de fausses pistes et tout rentre dans l'ordre.

### LA PERILLEUSE TRAVERSEE DU « BREIZ IZEL »

Abandonnons un moment la plume à notre ami A. Rouyer. Il a décrit admirablement dans son « Cahier de chansons de marin et poésies de la mer », édité au profit de la Caisse des Pêches en mer, les tragiques aventures du « Breiz Izel » et du « Jouet des Flots ».

Le 24 décembre 1943 une première tentative échoua au dernier moment. Renouvelée le 25, encore avortée. Le patron du « Breiz Izel », Gabriel Cloarec, était bien décidé à passer à la dissidence. Trois Américains, descendus en Bretagne, se trouvaient chez Mme veuve Cloarec, mère du patron. Ils devaient y rester 25 jours. D'autres aviateurs étrangers se trouvaient répartis aux alentours.

Cloarec se rendant compte que plus le temps passait, moins ces malheureux avaient de chances d'évasion, se proposa donc pour tenter à nouveau l'aventure sur son petit bateau.

Ce fut chose conclue et il fixa pour la nuit du 21 au 22 janvier ce départ. Il fit courir le bruit que son moteur était en panne et fit remorquer son bateau dans un endroit peu fréquenté du port. Trois jours de discrets préparatifs et il était prêt à partir. Son jeune frère, deux cousins et un camarade, qui étaient de l'affaire, devaient le seconder comme équipage.

Pour profiter des dernières heures de la marée il faudrait partir dès que possible. 3 heures... Ils tentent le coup.

Les étrangers qui se trouvent dans la cale, au nombre de 15, sont avertis, ainsi que les dix jeunes réfractaires qui se trouvent dans la cale avant.

L'équipage est à son poste et, par l'orin mouillé à l'arrière, on amène le bateau au milieu du chenal pour profiter du courant favorable. Le temps est nuageux; la brise fraîchit du suroit. Soudain des cris à terre. Ils sont repérés ! Les Français de garde sur le quai (les Allemands de Kerlaz avaient obligé les habitants, presque tous marins, vieux et jeunes, à fournir des gardes responsables), les ont aperçus. Ils les entendent, mais, bah ! ils ont franchi déjà sans que les Boches les voient.

Cloarec se décide à continuer jusqu'à la sommation allemande. En ce cas il fera demi-tour et remontera au port à pleins gaz afin de débarquer tout le monde le plus rapidement possible. Il continue au moteur à vitesse réduite.

Tout à coup, le poste de garde s'illumine pendant quelques secondes. Puis tout s'éteint. Aucun coup de feu. Un espoir ? Les Allemands ne seraient-ils pas à leur poste ? Il devait apprendre plus tard qu'il avait bien été vu, mais que le « Breiz-Izel » avait été pris pour un rocher, tellement l'évasion d'un bateau dans ces conditions leur semblait impossible.

Soudain des feux s'allument à terre. Ils viennent de dépasser le Cap de la Chèvre et se trouvent tout à coup au milieu de feux qui ne s'allument que par intermittences. C'est un convoi allemand qui rejoint Brest et pour qui les feux de terre ont été allumés. A force de louvoyer, le « Breiz-Izel » parvient à se dégager. Le vent fraîchit très vite et la mer devient grosse. Seul l'équipage est sur le pont.

Français et étrangers sont aussi malades les uns que les autres de ce mal qui ne fait pas de différence et annihile les plus tenaces.

Vers 9 heures, alerte ! Un avion est signalé par l'arrière droit sur eux. Aucun doute, ils sont signalés. C'est un Boche. Il arrive sur eux. Gare aux pruneaux ! Mais non, à 100 mètres, il lâche trois fusées blanches et continue sa route.

Cloarec Gaby croit alors qu'ils se trouvent hors de portée des Boches et, sur ce point-là, la tempête les sert.

Toutes choses réglées, deux hommes de quart, il descend prendre un peu

amené avec lui, pour l'Angleterre, de précieux manuscrits et les perdit au moment du naufrage.

Que faire au milieu de ces rochers si dangereux, trempés jusqu'aux os. Déprimés devant l'échec de tant d'espoirs, les hommes ne perdirent cependant pas courage et décidèrent de se disperser pour atteindre les villages environnants. Mais les Boches furent alertés à la vue de l'épave et ce fut la chasse à l'homme.

Un brave et digne patriote, M. Kérisit, d'Audierne, accueillit chez lui des rescapés, alors qu'il camouflait déjà des réfractaires. Au risque de sa vie et de celle des siens aussi dévoués, il parvint, avec un sang-froid digne d'éloge, à organiser la dispersion discrète de ces hommes exténués de fatigue. Hélas ! une femme, indicatrice des Allemands, troubla la manœuvre.

La camionnette de Le Hénaff quitta la cour de M. Kérisit, ayant à bord 20 rescapés. Pendant ce temps, des amis de Quimper alertaient Jean Bernard, un véritable héros celui-là. Il n'hésita pas; directeur régional du Comptoir des conserves, il part en voiture. Les Boches étaient en pleine effervescence. Malgré tout, il passe les barrières. Il recueille Fanfan (Le Hénaff), l'une des plus belles figures de la Résistance; Brossolette et un officier anglais.

Des habitants lui font signe, au risque d'être arrêtés; Bernard fonce. Hélas ! peu après, un barrage inflexi-

ble et, au palmarès des martyrs, ces trois braves.

Pierre Brossolette est conduit à Paris, hôtel Edouard VII, où il préfère se donner la mort en se jetant dans le vide du 5<sup>e</sup> étage. Fanfan, tragiquement disparu en route vers l'exil. Bernard, mort au camp de Neuengamme, le 6 janvier 1945, sans que l'espoir du retour n'ait atténué ses souffrances. Un seul rescapé, M. Bollaert.

Cette phalange de héros et de martyrs ne s'est pas sacrifiée en vain, car la flamme sacrée restait entretenue par des braves gens du pays breton, qui ont conservé le culte de ceux qui sont tombés.

Hier, tous ces braves de la trempe de Théo Doaré, l'un des plus dynamiques, des plus gonflés, qui ont tout quitté pour gagner les rangs de la France libre combattante, retrouvèrent sur le terre-plein du nouveau port tous leurs amis, ceux qui prirent leur suite, des gars comme « Reun ar Meur » (René Lczarchmeur), de Tréboul, qui, en dépit du danger, emmagasinait chez lui l'essence nécessaire au départ et servit d'agent de liaison; ceux qui continuèrent sur le sol français, dans les rangs des F.F.I., à défendre l'honneur de la patrie et œuvrèrent efficacement pour la libération, cette libération dont ils célébrèrent tous ensemble, unis comme aux années noires de l'occupation, le 10<sup>e</sup> anniversaire.

la veille et n'a plus un ill de sec sur lui. A peine descendu en bas, le bateau est plein d'eau et les deux pompes avariées. Il faut faire la chaîne avec les senix pour vider l'eau. Deux ou trois passagers français ont le courage, malgré leur mal de mer, de les aider à passer les seaux. Le bateau est asséché. Cloarec passa le reste de la nuit à réparer le pont.

L'Angleterre enfin ! A ce moment, Cloarec hisse le beau pavillon neuf à croix de Lorraine. C'est la tradition du marin de monter le pavois quand il y a fête dans les cœurs. Ils viennent à toucher terre en reconnaissant le Cap Lizard.

Le « Breiz-Izel » fait route sur Falmouth. Nos marins bretons sont familiers de ce port anglais.

#### « LE JOUET DES FLOTS »

Le 2 février 1944, dans le port de Douarnenez, se réunissaient 28 hommes, cœur battant, plusieurs d'entre eux ayant déjà risqué cent fois leur vie pour échapper aux mailles de la Gestapo et qui, par leur situation et leurs fonctions particulièrement repérées, voueraient à la mort certaine les passeurs bretons en cas d'échec.

Emile Le Bris avait minutieusement préparé le départ dans le plus grand secret. Syndic des gens de mer comme son collègue Victor Salez, de Tréboul, qui lui aussi a à son actif tant de départs, il était particulièrement visé.

Le Bris dirigeait la manœuvre. Un départ fut parfaitement exécuté. Il y avait là M. Bollaert, préfet de Lyon; le général Jouhaux, du ministère de l'Air; MM. Emile Lafont, secrétaire général du ministère de l'Intérieur; Maillet, secrétaire général au ministère du Travail; les lieutenants de vaisseau Happel et Yves Le Hénaff; le lieutenant André Le Cann, ces deux derniers des as, ayant déjà fait leurs preuves; Joël Le Vaguéresse, d'Ergué-Armel (mort); James Bargain (mort); les deux frères Ferrin, de l'île Tudy; le lieutenant Vannier, de Montréal; C. Jordon, aviateur californien; Zammall, aviateur anglais, que Le Vaguéresse avait amené le matin avec quatre autres et Pierre Brossolette, dont le nom est vénéré chez les patriotes pour son geste de sacrifice suprême: ne pas vouloir parler.

Le « Jouet des flots », par ironie du sort, fut ballotté par la tempête à peine sorti du port. Les départs successifs avaient alerté les Allemands et les têtes étaient mises à prix. Au matin, ils furent dressés à la côte. Et les malheureux passagers, peu habitués à ces coups de vent, étaient malades, la plupart incapables de se rendre utile.

Brossolette, en raison de son physique type espagnol, était Pedro dans la Résistance. Il tenait, rue de la Pompe, à Paris, une petite librairie-papeterie. Sa femme, aujourd'hui parlementaire, le secondait avec vouement.

Il rédigeait la synthèse d'une vue de presse, qui était trap Londres. Pour ce voyage,

DE W FIBREVLJOM DA MARJEME  
EA NITCE DA IO: VVIAESTVINE

(Demande à adresser au service  
de la Poste et des  
Télégraphes à  
Quimper  
enveloppe timbrée à  
valer

MARDI 10 AOUT 1954

# DOUARNENEZ

Rédaction : RENÉ PICHAVANT, 64, rue Louis Pasteur - Tél. 1.57

## Les anciens résistants, maquisards F.F.L., F.F.I. se sont retrouvés dimanche à Douarnenez pour le dixième anniversaire de la Libération

Douarnenez, dimanche, avait le redoutable honneur d'organiser la fête en l'honneur du dixième anniversaire de la Résistance. Le ciel boudeur avait délégué ses plus vilains nuages et dès les premières heures du matin se fit menaçant. Il devait fort heureusement se laisser convaincre et poussa la condescendance jusqu'à nous glisser quelques rayons de soleil fort bien venus...

La messe prévue en plein air sur le terre-plein du port ne put y avoir lieu et l'abbé Cariou, dont l'œuvre dans la résistance n'est pas prêt d'être oublié, la célébra à l'église du Sacré-Cœur. Au prône, M. le chanoine Grill, aumônier militaire, exalta en termes choisis le patriotisme d'hier et celui d'aujourd'hui.

### LES DECORÉS

Après l'inauguration du boulevard de la France-Libre, le ministre de la Marine procéda à la remise officielle des décorations aux braves parmi les braves qui s'illustrèrent par leur conduite durant les années noires de l'occupation.

Le colonel Berthaud, chef départemental des F. F. I., recut le premier la croix d'officier de la Légion d'honneur. M. Québrac, l'actuel président du Comité central des pêcheurs et commandant de la place de Douarnenez en 44 eut droit à la même distinction.

L'abbé Cariou, lieutenant de la Résistance, déporté à Dachau, se vit attribuer la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, ainsi que le capitaine Lucas, le lieutenant MORZOO, de Quimper; le sous-lieutenant Raphaël Kérizit, d'Audierne; le sergent Pierre Meil, de Douarnenez, tandis que Louis Berthelot, transporteur à Landudal; Yves Le Cossec, de Locudy, recevaient la médaille militaire.

L'émotion fut portée à son comble lorsque M. Montell épinglea sur la poitrine de MM. Pierre Olier et Kernours la médaille militaire, la médaille de la Résistance, la croix de guerre; à Mme R. Le Corre, la médaille de la Résistance, attribuée à leurs fils, morts en déportation, à titre posthume.

Quatre autres Douarnenistes recevaient encore la juste récompense de leurs mérites: Mme Kervarec (Yvonne Tallec), présidente locale de l'U.N.A.D.I.F.; le sous-lieutenant Jules Kerloch, dont nous avons rappelé dernièrement les exploits à bord de « L'Emigrant »; Marius Lerouge, la médaille de la Résistance et la croix de guerre; René Lozachmeur (Rin-armeur pour tous les Tréboulistes), la croix de guerre.

Nous n'épiloguerons pas sur les discours qui suivirent, vous en ayant donné hier la quintessence.

### LE BANQUET

Après la cérémonie au cimetière, les personnalités et les nombreux invités anciens résistants se retrouvèrent dans la salle de M. Corentin Flochlay, au bourg de Ploaré. Les drapeaux tricolores s'entrecroisèrent aux murs.

Raymond Le Bars, Mme Kervarec et la souriante Jacqueline s'étaient déguisés en chefs du protocole, et veillèrent au bon placement des convives.

Au cours du repas remarquablement servi, chacun rappelait les bons et mauvais souvenirs de la clandestinité.

Au dessert le colonel Berthaud permit à M. Pouliquen, président des F.F.C., de remercier tout le monde: MM. Montell, Laporte, préfet du Finistère, qui fit partie du même réseau et, empêché, avait délégué à la cérémonie M. Gay, secrétaire

qui assistait à toutes les manifestations se retira enchanté. La fête sur le terre-plein du port ne déçut pas, tout au contraire. Les groupes folkloriques, tous excellents, furent chaleureusement applaudis, pendant que se déroulaient les luttes bretonnes.

Pendant ce temps, de gentilles demoiselles vendaient les insignes obtenus grâce à l'obligeance de la Société métallurgique, et les frères Mens organisaient, à la satisfaction générale, la visite des bateaux de guerre, à bord des pinasses prêtées généreusement par les patrons-pêcheurs.

### APRES LE 10<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA RESISTANCE

Nous avons omis de mentionner les personnalités assistant aux cérémonies organisées à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la Résistance: les membres du comité départemental de la F.N.D.I.R.P., soit M. le docteur Bizien, Mme Jeanne Cariou, MM. Bernard, Rossignol, Sévellec, et le comité F.N.D.I.R.P. de Douarnenez: MM. Bourhis, Flochlay, Mmes Kernous, Cariou et Danter.



Le refuge de Guermel, à la limite des communes de Penvenan et de Plougrescant, a connu en 1943 un épisode de la Guerre de l'Ombre. L'association « La Horaine », fidèle en cela au « devoir de mémoire » qui anime son action, a voulu honorer les acteurs de la Résistance en élevant une stèle en mémoire de ces événements. Une cérémonie émouvante, suivie par plusieurs centaines de personnes. (Lire en page 6)

PRESSE D'ARMOR

## A la mémoire des combattants de l'ombre Une stèle inaugurée à Guermeil

C'est devant une foule impressionnante qu'a été inaugurée la stèle érigée à la mémoire du groupe de résistants et d'aviateurs britanniques et américains qui, en octobre 1943, a tenté de rejoindre la France libre par « la Horaine », la vedette des phares et balises.

Contrariée par le mauvais temps, repoussée de jour en jour, cette évasion échouera mais l'héroïsme de tous ceux qui y ont pris part méritait bien cette reconnaissance.

Le préfet Jézéquel qui a pris le premier la parole, n'a pas fait de discours, se limitant à un rappel historique des faits : un groupe d'une vingtaine de candidats à l'évasion, résistants, aviateurs abattus, dont un sérieusement blessé, dont l'espoir de rejoindre la France libre fut anéanti au soir du 22 novembre, lorsque la « Horaine », gênée par le brouillard et les mortes eaux, dut se résoudre à faire route vers l'Angleterre sans avoir pu les embarquer.

Saluant les acteurs de cet épisode héroïque, dont certains étaient présents, M. Jézéquel a ensuite laissé la parole à l'un d'entre eux, Pierre-Marie Le Corre, lieutenant aviateur, lequel a rappelé avec beaucoup d'émotion (et en vers) ce que fut le



Mme Landais vient de dévoiler la plaque commémorative, devant la petite maison de la plage de Guermeil où furent hébergés les candidats à l'évasion de la « Horaine ».

refuge de Guermeil, une modeste maison de pêcheur bien petite pour abriter un tel groupe. M. Le Corre remit d'ailleurs à M. Cousin, l'actuel propriétaire de la maison, un souvenir sous forme d'un poème, relatant l'histoire vécue en ces jours de novembre 43.

A son tour, Mme Landais, présidente de l'association « La Horaine », a souligné l'héroïsme des acteurs. Elle avait, quelques instants auparavant, dévoilé la plaque commémorative. M. Pagès, qui représentait le préfet des Cô-

tes-d'Armor ; M. Gelgon, maire de Penvenan, ont chacun de leur côté, évoqué le mémoire de ceux qui ont parfois payé de leur vie leur amour de la liberté, en soulignant leur espoir d'un monde où régnerait la paix. Un idéal que le groupe de l'opération Potomac partageait intensément.

**Bouclez votre ceinture  
C'est plus sûr !**

LAN 20

QUEST-FRANCE

# L'apprentissage du combat

L'ARMEE américaine, la fameuse armée américaine qui est chargée, dit-on, de fournir les trois quarts des effectifs destinés à l'invasion suprême, l'armée américaine est manifestement demeurée au stade de l'insurrection. Devant des forces aguerries comme celles de l'Allemagne, qui ont combattu en 1940 et en 1941, avec des procédés « éclairés » jusque-là inconnus, toutes les résistances, franchi toutes les hauteurs et dominé toutes les tactiques, les présumés Yankees font évidemment piètre figure.

L'opinion britannique, devant cette constatation désagréable, se montre inquiète. Elle peut le faire sans qu'aucune censure indiscrète n'arrête l'expression de son mauvais humeur, que partagent ouvertement, et même avec affectation, les milieux officiels. De cette orchestration de mauvais humeur, le Premier britannique a donné la dominante en son récent discours des Communes. N'avait-il pas déclaré, devant un tel exposé de l'avance le risque d'échec plus que jamais prévisible.

Quoi qu'il en soit, un tout récent article du « Times » remarque sans indulgence que les divisions américaines sont sans expérience du combat ; ce qui est évident pour tout le monde puisqu'elles n'ont jamais reçu le baptême du feu, que les cadres eux-mêmes, faute d'opérations coloniales, n'ont connu que la formation théorique des écoles de cadets ou les camps d'instruction.

On peut donc imaginer, même sans avoir lu le « Times », à la seule lumière des événements de Nettuno, que la grande offensive, si tant est qu'on s'y résigne, n'aura pour résultat initial, après les destructions en série qui en seront la conséquence, que de constituer de maigres sèves de pont.

Ces sèves de pont une fois constituées, l'état-major américain, toujours comme à Nettuno, pourra toujours essayer de les foirer et établir, ici là une guerre de siège, de progressions au mètre carré. Cela, il faut en convenir, ne ressemble que de loin à une guerre d'invasion.

Et attaquer : ce qui n'est pas tellement sûr. Et débarquer : ce qui n'est pas tout seul.

B. C.

# L'ouest-Feclair

45<sup>e</sup> Année. — N° 17.094 QUOTIDIEN RÉGIONAL BRENES, 114 P. de Pré-Botzé Champs-Élysées

EDITION DE QUIMPER

JEUDEI  
2  
MARS  
1944  
J. Jacob

## La Luftwaffe et la marine du Reich ont coulé en Janvier 37 bateaux marchands et 25 navires de guerre « alliés »

763 avions soviétiques ont été détruits au cours du même mois

**G. Q. G. DU FUEHRER, 1<sup>er</sup>. — LE H. C. ALLEMAND COMMUNIQUE :**  
Dans le secteur de Krivoïroïk, au sud-est de Jachkov, et à l'ouest de Barditch, nos troupes ont repoussé de nombreuses attaques des Soviétiques et leur ont infligé de lourdes pertes.

Près de Lampedusa, de violents combats locaux sont en cours.  
Dans le secteur au sud des mers du Pripiet, des unités de l'armée de terre et des Waffen S.S. ont effectué avec succès des attaques en pointe. Lors des combats de ces derniers jours, une section blindée de reconnaissance, sous le commandement du capitaine Holczek, s'est particulièrement distinguée.

Au nord-est de Rogatchev, les Bolchevics ont attaqué en vain avec des effectifs assez importants. Sur trente chars ennemis assaillis, vingt-six ont été détruits.

Au nord-ouest de Nevel, au sud-est du lac de Pakov, près de Narva, de nombreuses attaques des Bolchevics ont échoué au cours de deux combats.

Dans l'extrême nord, dans le secteur de Louli et de la presqu'île de Louni, nos troupes ont repoussé des patrouilles d'élanciers ennemis.

Lors des combats défensifs dans le secteur central du front, la 267<sup>e</sup> division d'infanterie de Basse-Saxe,

sous le commandement du général Drescher, et la 5<sup>e</sup> section de chars, sous les ordres du capitaine Reilmeyer, se sont particulièrement distinguées.

Au cours du mois de février, sur toute l'étendue du front de l'Est, 763 avions ennemis ont été abattus, dont 43 par des unités de l'armée de terre. Nous avons perdu 60 appareils.

### Sur le front d'Italie

En Italie, nos troupes, fortement appuyées par de l'artillerie ont continué leur pression sur la tête de pont de Nettuno. Au cours d'engagements de corps franchement gagnés, nous avons réussi à nettoyer deux points d'appui ennemis et à encercler, au sud-ouest de Ciampino, un groupe ennemi assez important.

Des unités d'avions de combat ont coulé dans le port d'Anzio un transport ennemi de 5.000 tonnes. Quatre autres, d'un tonnage total de 15.000 tonnes, ont été gravement endommagés par des coups au but.

Dans la partie sud du front, la journée a été calme, sauf une vive activité réciproque de patrouilles et d'artillerie.

Dans la journée de hier, sur l'ensemble du front italien, l'aviation et la D. C. ont abattu douze appareils ennemis.

### La guerre aérienne

Mier, vers midi, des formations de bombardiers américains, protégées par d'importants unités de chasse, ont survolé l'Allemagne centrale et exécuté, en profitant

### AVIS

PARIS, 1<sup>er</sup>. — Un coiffeur, âgé de 22 ans, déjà titulaire de dix condamnations, a été condamné à mort par le Conseil de guerre allemand.

Vêtu, sans aucun droit, de l'uniforme de la lésion Speer, et se donnant pour policier allemand, il s'était présenté, à Paris, chez un ressortissant français et s'était fait remettre, sous la menace d'un revolver, une importante somme d'argent.

En exécution de la sentence, le condamné a été passé par les armes.

### L'Afrique du Nord fermée à Thorex

ALGER, 1<sup>er</sup>. — Le correspondant à Alger de Reuters annonce que le visa d'entrée en Afrique du Nord a été refusé par les autorités militaires au déserteur Maurice Thorex, ancien secrétaire général du parti communiste, qui se trouve actuellement à Moscou.

## La crise politique en Argentine

Le président Ramirez a pris la fuite

LONDRES, 1<sup>er</sup>. — On mande de Buenos-Aires que le général Ramirez, qui vient de se démettre de ses fonctions de président de la République, s'est enjui de son domicile.

Le contre-amiral Alberto Teissie est d'être nommé ministre de la Marine.

Selon le service d'information britannique, la Botte argentine a manifesté une opposition au souverainement Farrell.

De son côté, l'agence « Reuter » précise que le président Farrell a été invité à transmettre ses pouvoirs au président du Tribunal suprême, Roberto Repetto. La police fédérale et l'armée occupent certains points stratégiques de la ville de Buenos-Aires et de ses environs.

### Un communiqué de la présidence du Conseil

LONDRES, 1<sup>er</sup>. — Selon l'Agence Reuter, le communiqué suivant, émanant de la Présidence du Conseil, a été diffusé aujourd'hui par la radio argentine :

« Dans la nuit du 29 février au 1<sup>er</sup> mars le lieutenant-colonel Dogos, commandant le 3<sup>e</sup> Régiment d'infanterie a été maître d'œuvre d'un mouvement de réorganisation de son régiment, d'organiser un mouvement de réorganisation. Les officiers et sous-officiers ayant refusé de lui obéir, il n'a pu atteindre son but. Les nouvelles répandues en Uruguay, d'après lesquelles des enga-

### La grève générale au Paraguay

MONTEVIDEO, 1<sup>er</sup>. — La grève générale, qui a récemment éclaté au Paraguay, dure toujours. Les grévistes se livrent à de nombreux actes de sabotage. Dans les rues d'Asuncion, en particulier, la police exerce une surveillance très active. La parquage des journaux reste suspendue dans tout le pays.

### L'Egypte et le mouvement pan-arabe

Le Caire 1<sup>er</sup>. — Le gouvernement égyptien a demandé aux autorités britanniques la libération de certains chefs arabes de Palestine détenus depuis plusieurs années. Cette libération permettrait aux Arabes de Palestine d'envoyer des délégués au Caire pour y prendre part aux conversations sur l'Union Arabe.

## 15 terroristes condamnés par une Cour martiale allemande sont fusillés

CHALONS-SUR-MARNE, le 16 février. — Le Conseil de Guerre de la Fyjdkommandantur de Chalons-sur-Marne a condamné à mort 15 ressortissants français.

Les condamnés, laissés partie d'une bande de terroristes, dont qui ont commis, de juin à décembre 1943, une série d'actes terroristes et de sabotages graves. Ces criminels ont été arrêtés surtout à leurs compatriotes, assassinant perfidement un français, pillant les magasins français, faisant sauter les maisons françaises et volant le matériel. Ils ont, en outre, cherché à endommager, en les faisant sauter, de nombreux pylônes à haute tension, des installations ferroviaires et des usines.

Au cours d'une action entreprise par la sûreté allemande, les 15 criminels qui viennent d'être condamnés ont été arrêtés ainsi que d'autres terroristes, après un court engagement. Ils ont été convaincus de leurs forfaits à la suite d'interrogatoires détaillés. Les armes et les explosifs détenus par cette bande de terroristes ont été mis en lieu sûr. La sentence a été exécutée.

**NOUS AVONS UN CERVEAU POUR PENSER**  
Pourquoi aurions-nous des cerveaux si ce n'est pour travailler ?

## Les pénalités pour les dépassements de consommation de gaz

PARIS, 1<sup>er</sup>. — Un arrêté du 17 février 1944 tend de relever le taux de la pénalité pécuniaire que doivent payer ceux qui consomment plus de gaz qu'il ne leur est permis.

Ce taux est porté à 3 francs par mètre cube au lieu de 2 fr. pour les dépassements n'excédant pas à la fois 10 % de la consommation autorisée et 10 mètres cubes par mois ; à 5 fr. au lieu de 3 fr. pour les dépassements excédant ces limi-

tes. En outre, pour ces derniers, le taux de 5 fr. s'applique à la totalité du dépassement et non plus seulement comme antérieurement, le taux de 3 fr. à la seule partie du dépassement qui excédait les limites précitées.

Les nouveaux taux de pénalité sont applicables à chaque abonné pour les consommations effectuées pendant le mois de février 1944, de son compte fait après le 20 février 1944.

## Le parlement finlandais accorde sa confiance au gouvernement Linkomies

HELSINKI, 1<sup>er</sup>. — A l'issue de la séance du Parlement finlandais, le communiqué officiel suivant a été publié :

M. Linkomies a fait, mardi, un exposé de la situation du pays devant le Parlement, réuni au complet en séance secrète.

En raison de l'ordre du jour, le Parlement a tenu une seconde séance, l'après-midi, pour discuter l'exposé. Après dix heures de débats, le Parlement a accordé sa confiance au gouvernement.

### L'opinion de la presse finlandaise

HELSINKI, 1<sup>er</sup>. — La Presse d'aujourd'hui commente le communiqué officiel publié à l'issue des deux séances secrètes qui se sont tenues hier au parlement finlandais.

Le « Uusi Suomi » estime qu'il y aurait eu de prétendre qu'après un exposé de ce genre, le Parlement, qui dit ignorer quels conseils le parlement a donné au gouvernement, poursuit en déclarant qu'il est convaincu que la juste cause du pays finira toujours par triompher.

De son côté, le « Helsingin Sanomat » souligne de façon particulière gravité qui a régné hier au parlement. Il déclare n'en être point surpris, étant donné, dit-il, l'importance des questions inscrites à l'ordre du jour, et il conclut :

« Il est délicat, quand on considère que le peuple finlandais ne veut que défendre son droit éternel et incontestable, de prendre des décisions qui sont de celles dont dépend l'existence ou la disparition d'une nation.

Commentant le traité de commerce germano-finlandais le journal « Helsingin Sanomat » souligne que l'Allemagne est le seul pays capable d'arrêter un cours normal à la vie et à la production industrielle de la Finlande.

## L'Académie de Médecine s'inquiète des restrictions sur le lait

PARIS, 1<sup>er</sup>. — La ration de lait pour les enfants de dix-huit mois à six ans est désormais diminuée de 250 grammes par jour, ce qui la fait passer de 750 grammes à 500.

On a tenté de remédier à cette situation en attribuant aux enfants, à partir de la restriction, des portions de farine et de sucre. Mais l'Académie de Médecine a fait remarquer que ces rations de remplacement sont loin de donner aux intéressés le total de calories représenté par la ration de 750 grammes de lait quotidien.

La situation est évidemment sérieuse. La Commission du rationnement alimentaire de l'Académie a voté, à l'unanimité, un vœu attirant l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité urgente, soit d'augmenter et de varier, en contrepartie de 250 grammes de lait supprimé, les suppléments sous forme de pâtes, farine, légumes secs, etc., soit de revenir au taux de 750 grammes de lait quotidien.

## La campagne antituberculeuse est ouverte

PARIS, 1<sup>er</sup>. — Aujourd'hui commence dans toute la France, sous le patronage du gouvernement, la campagne antituberculeuse qui se poursuivra jusqu'au 31 mars.

Enfin, du 15 au 31 mars, des vignettes de 5 fr. et de 100 fr. seront mises en vente par le Service National. La recette sera répartie entre les œuvres antituberculeuses.

LONDRES, 1<sup>er</sup>. — Le gouvernement turc a décliné l'invitation de la Syrie d'échanger des représentants diplomatiques.

## LE PRIX DE RÉTROCESSION RÉDUIT DES CÉRÉALES PANIFIABLES ET LE TAUX DES INDEMNITÉS

VICHY, 29. — Le prix de rétrocession réduit des blés et des sésilles vendus par les organismes de stocks à la meunerie vient d'être fixé au quintal : à 249 francs pour le blé et à 204 francs pour le sésille.

Le taux des indemnités compensatrices à verser aux mêmes organismes est fixé à 172 fr. 75 pour le blé et à 147 fr. 65 pour le sésille.

Le taux de la différence différentielle sur les farines ne bénéficiant pas du prix réduit à verser par la meunerie est fixé pour la farine de blé à 103 fr. 15 pour les farines à 90 pour cent ; 217 fr. 30 pour les

farines à 80 pour cent ; 267 fr. 45 pour les farines à 65 pour cent ; 287 fr. 30 pour le sésille à 85 pour cent ; 165 fr. 10 pour les farines à 90 pour cent ; 185 fr. 75 pour les farines à 80 pour cent.

Ces dispositions seront applicables à partir du 1<sup>er</sup> février dernier. Les stocks de blé de seigle et de farine détenus par les minotiers à la date du 31 janvier 1944 au sous-produit de seigle, à l'exclusion des farines d'échange, donneront lieu à un versement au Trésor fixé à 45 fr. 50 au quintal, pour les farines à 85 % ; 50 fr. 50 pour les farines à 80 % ; 55 fr. 50 pour les farines à 75 % ; 60 fr. 50 pour les farines à 65 % ; 65 fr. 50 pour les farines à 60 % ; 70 fr. 50 pour les farines à 55 % ; 75 fr. 50 pour les farines à 50 % ; 80 fr. 50 pour les farines à 45 % ; 85 fr. 50 pour les farines à 40 % ; 90 fr. 50 pour les farines à 35 % ; 95 fr. 50 pour les farines à 30 % ; 100 fr. 50 pour les farines à 25 % ; 105 fr. 50 pour les farines à 20 % ; 110 fr. 50 pour les farines à 15 % ; 115 fr. 50 pour les farines à 10 % ; 120 fr. 50 pour les farines à 5 % ; 125 fr. 50 pour les farines à 0 %.

## Brigadier, vous avez raison

Les « surveillantes de police » viennent d'entrer en service dans les grandes villes.

Nos femmes-agentes sont braves et gentes, sur les boulevards, très tôt et très tard, elles polissent sous leurs pélerines...

« — Voirrez-vous, après Paullette, il a été arrêté sur vos mazzillatrites... pas rrréglementaires... »

« — Brigadier Suzon, vous avez rrron... »

Vous croyez peut-être qu'en traitant leurs gûêtres ensemble elles ont des conversations farouches, austères, vraiment policières ?

« — Que dirriez-vous pour moi, de cet amourrr de sapon-culotte, fibrrane et cheviotte ? Ce rrrose coquin, ça m'irrrite au rrrint... »

« — Brigadier Suzon, vous avez rrron... »

Ainsi tout, si gentes, nos braves agentes... On est bien gardérr !

... mais ça va barridrr !

GUY.

## L'U. R. S. S. rejette la protestation de la Suède

Stockholm, 1<sup>er</sup>. — Le gouvernement suédois a repoussé officiellement, comme nous l'avons annoncé, la protestation du gouvernement suédois contre les bombes jetées sur Stockholm par les avions allemands.

125  
4  
500

